

# L'ESSOR du ROMAN



## L'ESSOR du ROMAN Anthologie

# ROMAN

*Textes rassemblés par COLAS DUFLO  
avec la collaboration de CAROLE BOIDIN, AUDREY FAULOT,  
ALAIN SANDRIER & LAURENCE VANOFLEN*

# SOMMAIRE

## Anthologie

<i>Antoine Galland, Les Mille et une nuits, contes arabes (1704-1717), avertissement</i>	4
<i>Antoine Galland, Les Mille et une nuits, contes arabes (1704-1717), première nuit</i>	6
<i>Antoine Hamilton, Les Quatre facardins (vers 1715)</i>	10
<i>Prévost, Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut (1731)</i>	12
<i>Prévost, Le Philosophe anglais ou Histoire de M. Cleveland (1731) (1)</i>	16
<i>Prévost, Le Philosophe anglais ou Histoire de M. Cleveland (1731) (2)</i>	20
<i>Marivaux, La Vie de Marianne (1731) (1)</i>	24
<i>Marivaux, La Vie de Marianne (1731) (2)</i>	28
<i>Marivaux, Le Paysan parvenu (1734)</i>	32
<i>Madame de Tencin, Mémoires du comte de Comminge (1735)</i>	34
<i>Crébillon, Les Égarements du cœur et de l'esprit (1736)</i>	36
<i>Mouhy, Mémoires d'Anne-Marie de Moras (1737)</i>	38



Salon de la Princesse  
HÔTEL DE SOUBISE | PARIS

<i>Gervaise de Latouche, Histoire de Dom B***, portier des chartreux, écrite par lui-même (1741)</i>	40
<i>Jacques Cazotte, Les Mille et une fadaises (1742)</i>	42
<i>Crébillon, Le Sopha (1742)</i>	44
<i>Voltaire, Zadig ou La destinée, histoire orientale (1747-1748)</i>	46
<i>Diderot, Les Bijoux indiscrets (1748) CHAPITRE XIII. De l'Opéra de Banza. Sixième essai de l'anneau</i>	48
<i>Marie-Jeanne RICCOBONI, Lettres de Mistriss Fanni Butlerd (1757), Lettre CXVI</i>	52
<i>Diderot, La Religieuse (publication en 1796, première rédaction vers 1760)</i>	54
<i>Rousseau, Julie ou La nouvelle Héloïse (1761), préface</i>	56
<i>Rousseau, Julie ou La nouvelle Héloïse, I, 4, de Julie</i>	58
<i>Rousseau, Julie ou La nouvelle Héloïse, IV, 17, Saint-Preux à Milord Edouard</i>	62
<i>Laclos, Les Liaisons dangereuses (1782), Lettre 81, la marquise de Merteuil au vicomte de Valmont</i>	64
<i>Laclos, Les Liaisons dangereuses (1782), Lettre 105, la marquise de Merteuil à Cécile de Volanges</i>	66
<i>Isabelle de CHARRIERE, Lettres de Mistriss Henley publiées par son amie (1784), lettre VI (1)</i>	70
<i>Isabelle de CHARRIERE, Lettres de Mistriss Henley publiées par son amie (1784), lettre VI (2)</i>	72
<i>Sophie COTTIN, Claire d'Albe (1799)</i>	74

# LES MILLE ET UNE NUITS, CONTES ARABES

ANTOINE GALLAND 1704-1717

## Avertissement

« L'avertissement » des *Mille et une nuits* souligne quelques caractéristiques de ces contes orientaux. Ils se rattachent au genre, alors en vogue, du conte de fées, pour leur recours au merveilleux et à la surprise. Cependant, ils le renouvellent par leur profusion, liée à la structure enchâssée des récits, et par leur ancrage dans un réel exotique, qui semble leur donner une valeur quasi-documentaire et leur permet de faire concurrence aux récits de voyage. La fidélité aux mœurs orientales est cependant mesurée par un souci de la moralité affiché par le traducteur.

●

Il n'est pas besoin de prévenir le lecteur sur le mérite et la beauté des Contes qui sont renfermés dans cet ouvrage. Ils portent leur recommandation avec eux : il ne faut que les lire pour demeurer d'accord qu'en ce genre on n'a rien vu de si beau jusqu'à présent dans aucune langue.

En effet, qu'y a-t-il de plus ingénieux, que d'avoir fait un corps d'une quantité prodigieuse de Contes, dont la variété est surprenante, et l'enchaînement si admirable, qu'ils semblent avoir été faits pour composer l'ample recueil dont ceux-ci ont été tirés ? Je dis l'ample recueil, car l'original arabe, qui est intitulé Les Mille et une Nuits, a trente-six parties, et ce n'est que la traduction de la première qu'on donne aujourd'hui au public. On ignore le nom de l'auteur d'un si grand ouvrage ; mais vraisemblablement il n'est pas tout d'une main ; car comment pourra-t-on croire qu'un seul homme ait eu l'imagination assez fertile pour suffire à tant de fictions ?

Si les Contes de cette espèce sont agréables et divertissants par le merveilleux qui y règne d'ordinaire, ceux-ci doivent l'emporter en cela sur tous ceux qui ont paru, puisqu'ils sont remplis d'événements qui surprennent et attachent l'esprit, et qui font voir de combien les Arabes surpassent les autres nations en cette sorte de composition.

Ils doivent plaire encore par les coutumes et les mœurs des Orientaux, par les cérémonies de leur religion, tant païenne que mahométane ; et ces choses y sont mieux marquées que dans les auteurs qui en ont écrit, et que dans les relations des voyageurs. Tous les Orientaux, Persans, Tartares et Indiens s'y font distinguer, et paraissent tels qu'ils sont, depuis les souverains jusqu'aux personnes de la plus basse condition. Ainsi, sans avoir essuyé la fatigue d'aller chercher ces peuples dans leurs pays, le lecteur aura ici le plaisir de les voir agir et de les entendre parler. On a pris soin de conserver leurs caractères, de ne pas s'éloigner de leurs expressions et de leurs sentiments ; et l'on ne s'est écarté du texte que quand la bienséance n'a pas permis de s'y attacher. Le traducteur se flatte que les personnes qui entendent l'arabe, et qui voudront prendre la peine de confronter l'original avec la copie, conviendront qu'il a fait voir les Arabes aux Français avec toute la circonspection que demandait la délicatesse de notre langue et de notre temps.

Pour peu même que ceux qui liront ces Contes, soient disposés à profiter des exemples de vertu et de vice qu'ils y trouveront, ils en pourront tirer un avantage qu'on ne tire point de la lecture des autres Contes, qui sont plus propres à corrompre les mœurs qu'à les corriger.

# LES MILLE ET UNE NUITS, CONTES ARABES

ANTOINE GALLAND 1704-1717

## Première nuit

Par ses choix de traduction, Antoine Galland concilie ce double souci de la fidélité aux mœurs orientales et de la moralité de la narration. Dès la première nuit où Scheherazade raconte une histoire au sultan pour le dissuader de la tuer, elle propose un récit surprenant, dont elle souligne cependant la bienséance, tout en apportant des explications sur les mœurs des musulmans.



Sire, il y avait autrefois un marchand qui possédait de grands biens, tant en fonds de terre, qu'en marchandises et en argent comptant. Il avait beaucoup de commis, de facteurs et d'esclaves. Comme il était obligé de temps en temps de faire des voyages pour s'aboucher avec ses correspondants, un jour qu'une affaire d'importance l'appelait assez loin du lieu qu'il habitait, il monta à cheval et partit avec une valise derrière lui, dans laquelle il avait mis une petite provision de biscuits et de dattes, parce qu'il avait un pays désert à passer, où il n'aurait pas trouvé de quoi vivre. Il arriva sans accident à l'endroit où il avait affaire ; et quand il eut terminé la chose qui l'y avait appelé, il remonta à cheval pour s'en retourner chez lui.

Le quatrième jour de sa marche, il se sentit tellement incommodé de l'ardeur du soleil et de la terre échauffée par ses rayons, qu'il se détourna de son chemin pour aller se rafraîchir sous des arbres qu'il aperçut dans la campagne. Il y trouva, au pied d'un grand noyer, une fontaine d'une eau très-claire et coulante. Il mit pied à terre, attacha son cheval à une branche d'arbre, et s'assit près de la fontaine, après avoir tiré de sa valise quelques dattes et du biscuit. En mangeant les dattes, il en jetait les noyaux à droite et à gauche. Lorsqu'il eut achevé ce repas frugal, comme il était bon musulman, il se lava les mains, le visage et les pieds, et fit sa prière.

Il ne l'avait pas finie, et il était encore à genoux ; quand il vit paraître un génie tout blanc de vieillesse, et d'une grandeur énorme, qui, s'avançant jusqu'à lui le sabre à la main, lui dit d'un ton de voix terrible : « Lève-toi, que je te tue avec ce sabre, comme tu as tué mon fils. » Il accompagna ces mots d'un cri effroyable. Le marchand, autant effrayé de la hideuse figure du monstre, que des paroles qu'il lui avait adressées, lui répondit en tremblant : « Hélas ! mon bon seigneur, de quel crime puis-je être coupable envers vous, pour mériter que vous m'ôtiez la vie ? » « Je veux, reprit le génie, te tuer de même que tu as tué mon fils. » « Hé ! bon Dieu, repartit le marchand, comment pourrais-je avoir tué votre fils ? Je ne le connais point, et je ne l'ai jamais vu. » « Ne t'es-tu pas assis en arrivant ici, répliqua le génie ? n'as-tu pas tiré des dattes de ta valise, et, en les mangeant, n'en as-tu pas jeté les noyaux à droite et à gauche ? » « J'ai fait ce que vous dites, répondit le marchand, je ne puis le nier. » « Cela étant, reprit le génie, je te dis que tu as tué mon fils, et voici comment : dans le temps que tu jetais tes noyaux, mon fils passait ; il en a reçu un dans l'œil, et il en est mort ; c'est pourquoi il faut que je te tue. » « Ah ! monseigneur, pardon, s'écria le marchand. » « Point de pardon, répondit le génie, point de miséricorde. N'est-il pas juste de tuer celui qui a tué ? » « J'en demeure d'accord, dit le marchand ; mais je n'ai assurément pas tué votre fils ; et quand cela serait, je ne l'aurais fait que fort innocemment ; par conséquent je vous supplie de me pardonner, et de me laisser la vie. » « Non, non, dit le génie en persistant dans sa résolution, il faut que je te tue de même que tu as tué mon fils. » À ces mots, il prit le marchand par le bras, le jeta la face contre terre, et leva le sabre pour lui couper la tête.

Cependant le marchand tout en pleurs, et protestant de son innocence, regrettait sa femme et ses enfants, et disait les choses du monde les plus touchantes. Le génie, toujours le sabre haut, eut la patience d'attendre que le malheureux eût achevé ses lamentations ; mais il n'en fut nullement attendri. « Tous ces regrets sont superflus, s'écria-t-il ; quand

tes larmes seraient de sang, cela ne m'empêcherait pas de te tuer, comme tu as tué mon fils. » « Quoi ! répliqua le marchand, rien ne peut vous toucher ? Vous voulez absolument ôter la vie à un pauvre innocent ? » « Oui, repartit le génie, j'y suis résolu. » En achevant ces paroles...

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, et sachant que le sultan se levait de grand matin pour faire sa prière et tenir son conseil, cessa de parler. « Bon Dieu ! ma sœur, dit alors Dinarzade, que votre conte est merveilleux ! » « La suite en est encore plus surprenante, répondit Scheherazade, et vous en tomberiez d'accord, si le sultan voulait me laisser vivre encore aujourd'hui et me donner la permission de vous la raconter la nuit prochaine. » Schahriar, qui avait écouté Scheherazade avec plaisir, dit en lui-même : « J'attendrai jusqu'à demain ; je la ferai toujours bien mourir quand j'aurai entendu la fin de son conte. » Ayant donc pris la résolution de ne pas faire ôter la vie à Scheherazade ce jour-là, il se leva pour faire sa prière et aller au conseil.

# LES QUATRE FACARDINS

ANTOINE HAMILTON VERS 1715

Dans le cadre d'écrits privés, qui furent ensuite publiés de façon posthume, Antoine Hamilton (1646-1720) produit des fictions parodiques des *Mille et une nuits*. Il relève le défi de composer des contes meilleurs de ceux de Galland, et compose entre 1695 et 1715 trois pièces successives : *Le Bélier*, *Histoire de Fleur d'épine*, et *Les Quatre facardins*. Ce projet donnera naissance à toute une série de suites et de réécritures souvent parodiques. Hamilton réserve une place particulière aux *Mille et une nuits* dans la petite histoire des contes qu'il place au début des *Quatre Facardins*. Cette description souligne combien la fidélité affichée aux mœurs orientales est le prétexte pour proposer une fiction débridée, et mentionne également le succès de ce dispositif.



*Ensuite vinrent de Syrie  
Volumes de contes sans fin,  
Où l'on avait mis à dessein  
L'orientale allégorie,  
Les énigmes et le génie  
Du talmudiste et du rabbin,  
Et ce bon goût de leur patrie,  
Qui, loin de se perdre en chemin,  
Parut, sortant de chez Barbin,  
Plus arabe qu'en Arabie.*

*Mais enfin, grâce au bon sens  
Cette inondation subite  
De califes et de sultan  
Qui formait sa nombreuse suite,  
Désormais en tous lieux proscrite,  
N'endort que les petits-enfants.*

# HISTOIRE DU CHEVALIER DES GRIEUX ET DE MANON LESCAUT

PRÉVOST 1731

*L'Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* raconte la passion d'un aristocrate pour une jeune femme rencontrée par hasard – passion bouleversante qui ira jusqu'à la fuite, l'emprisonnement, la déportation et la mort. Dans ce passage, le héros, qui vient d'achever ses études de philosophie, s'apprête à revenir chez ses parents pour les vacances. Lors d'une halte à Amiens, son regard croise celui de Manon Lescaut.



J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empres- sait pour faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes desirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. Je combattis la cruelle intention de ses parents par toutes les raisons que mon amour naissant et mon éloquence scolastique purent me suggérer. Elle n'affecta ni rigueur ni dédain. Elle me dit, après un moment de silence, qu'elle ne pré- voyait que trop qu'elle allait être malheureuse, mais que c'était apparemment la volonté du Ciel, puisqu'il ne lui laissait nul moyen de l'éviter. La douceur de ses regards, un air charmant de tristesse en prononçant ces paroles, ou plutôt, l'ascendant de ma destinée qui m'entraînait à ma perte, ne me permirent pas de balancer un moment sur ma réponse. Je l'assurai que, si elle voulait faire quelque fond sur mon honneur et sur la tendresse infinie qu'elle m'inspirait déjà, j'emploierais ma vie pour la délivrer de la tyrannie de ses parents, et pour la rendre heureuse. Je me suis étonné mille fois, en y réfléchissant, d'où me venait alors tant de hardiesse et de facilité à m'exprimer ; mais on ne ferait pas une divinité de l'amour, s'il n'opérait souvent des prodiges. J'ajoutai mille choses pressantes. Ma belle inconnue savait bien qu'on n'est point trompeur à mon âge ; elle me confessa que, si je voyais quelque jour à la pouvoir mettre en liberté, elle croirait m'être redevable de quelque chose de plus cher que la vie. Je lui répétais que j'étais prêt à tout entreprendre, mais, n'ayant point assez d'expérience pour imaginer tout d'un coup les moyens de la servir, je m'en tenais à cette assurance générale, qui ne pouvait être d'un grand secours ni pour elle ni pour moi. Son vieil Argus étant venu nous rejoindre, mes espérances allaient échouer, si elle n'eût eu assez d'esprit pour suppléer à la stérilité du mien. Je fus surpris, à l'arrivée de son conducteur, qu'elle m'appelât son cousin et que, sans paraître déconcertée le moins du monde, elle me dît que, puisqu'elle était assez heureuse pour me rencontrer à Amiens, elle remettrait au lendemain son entrée dans le couvent, afin de se procurer le plaisir de souper avec moi. J'entrai fort bien dans le sens de cette ruse. Je lui proposai

de se loger dans une hôtellerie, dont le maître, qui s'était établi à Amiens après avoir été longtemps cocher de mon père, était dévoué entièrement à mes ordres. Je l'y conduisis moi-même, tandis que le vieux conducteur paraissait un peu murmurer, et que mon ami Tiberge, qui ne comprenait rien à cette scène, me suivait sans prononcer une parole. Il n'avait point entendu notre entretien. Il était demeuré à se promener dans la cour pendant que je parlais d'amour à ma belle maîtresse. Comme je redoutais sa sagesse, je me défis de lui par une commission dont je le priaï de se charger. Ainsi j'eus le plaisir, en arrivant à l'auberge, d'entretenir seule la souveraine de mon cœur. Je reconnus bientôt que j'étais moins enfant que je ne le croyais. Mon cœur s'ouvrit à mille sentiments de plaisir dont je n'avais jamais eu l'idée.

# LE PHILOSOPHE ANGLAIS OU HISTOIRE DE M. CLEVELAND

PRÉVOST 1731

## 1.

Comment trouver sa place lorsqu'on est le fils d'un monstre ? C'est toute la question que pose *Le Philosophe anglais* : Cleveland, le héros du roman, est un bâtard de Cromwell. Avouant d'emblée sa naissance illégitime, il révèle au lecteur qu'il aurait pu être, non seulement le fils d'un dictateur, mais celui d'un Roi. Cette réflexion sur la marginalité est aussi l'occasion, pour le mémorialiste, de revenir sur ce qui fait de lui un être singulier.



La réputation de mon père me dispense du soin de m'étendre sur mon origine. Personne n'ignore quel fut le caractère de cet homme célèbre, qui tint pendant plusieurs années toute l'Europe dans l'admiration de ses vertus et de ses crimes. L'histoire balance encore dans quel rang elle doit placer son nom, et s'il faut le compter parmi les héros, ou parmi les scélérats. Mais de quelque côté que son jugement se déclare, elle ne saurait lui ôter l'immortalité qu'il mérite sous l'un ou l'autre titre. La qualité de fils ne m'empêchera pas de lui rendre impartialement justice dans toutes les occasions que je vais avoir de parler de sa conduite.

Son zèle affecté pour la religion ne l'avait pas rendu insensible aux plaisirs de l'amour. Il laissa plusieurs enfants, de son épouse légitime, et de diverses maîtresses. C'est une chose incroyable, que les descendants d'un jeune homme si puissant, si riche, et si redouté, aient pu devenir le jouet de la fortune, et se voir réduits presque tous à périr dans l'obscurité et la misère. Cependant, à la réserve d'un seul qui a conservé son nom avec une petite partie de ses biens, et qui les a transmis à son fils, qui occupe actuellement à Londres un emploi médiocre dans la justice civile, tous les autres ont été expatriés diversement, et n'ont rien recueilli de l'héritage de leur père. Mon mauvais sort m'a rendu le plus malheureux. J'expose l'histoire de mes malheurs au public.

Ne me demandera-t-on pas quelle sorte de plaisir peut trouver un misérable à se rappeler le souvenir de ses peines par un récit qui ne saurait manquer d'en renouveler le sentiment ? Ce ne peut être qu'une personne heureuse qui me fasse cette question, car tous les infortunés savent trop bien que la plus douce consolation d'une grande douleur est d'avoir la liberté de se plaindre et de paraître affligé. Le cœur d'un malheureux est idolâtre de sa tristesse, autant qu'un cœur heureux et satisfait l'est de ses plaisirs. Si le silence et la solitude sont agréables dans l'affliction, c'est qu'on s'y recueille, en quelque sorte, au milieu de ses peines, et qu'on y a la douceur de gémir sans être interrompu. Mais c'est une consolation plus douce encore de pouvoir exprimer ses sentiments par écrit. Le papier n'est point un confident insensible, comme il me semble : il s'anime en recevant les expressions d'un cœur triste et passionné ; il les conserve fidèlement, au défaut de la mémoire ; il est toujours prêt à les représenter ; et non seulement cette image sert à nourrir une chère et délicieuse tristesse, elle sert encore à la justifier. Je commence donc mon récit.

Ma mère s'appelait Élisabeth Cleveland. Elle était fille d'un des principaux officiers du palais royal d'Hamptoncour. Sa beauté lui attira les regards et presque aussitôt l'amour du roi Charles Premier. Il y a peu de femmes qui s'arment de fierté contre les soupirs d'un grand roi. Ma mère se fit un honneur de les avoir mérités. Elle était adroite et intrigante. Elle comprit fort bien que dans ces engagements inégaux, où l'amour a besoin de tout son pouvoir pour raccourcir la distance des conditions, les mêmes traits qui ont su faire la conquête d'un amant ne suffisent pas toujours pour fixer sa constance et sa fidélité. Elle joignit à ses charmes tous les secours qu'elle put tirer de son esprit. Elle se soutint assez longtemps dans la faveur, si l'on considère l'inconstance naturelle du Roi, mais trop peu pour satisfaire son ambition, qui était la passion dominante de son âme : de sorte que l'ardeur du monarque ayant commencé à se refroidir, elle ressentit peut-être plus de chagrin de sa chute qu'elle n'avait trouvé de plaisir dans son élévation. Elle n'eut point

la force de dissimuler son mécontentement. Ses plaintes indiscrètes, et les liaisons qu'elle prit hautement avec le parti opposé à la maison royale, la firent bientôt regarder comme une ennemie déclarée du Roi. Elle perdit ses pensions et quelques restes de grandeur qu'elle avait eu l'adresse de garder jusqu'alors. M. Cleveland, qui était un zélé royaliste, lui ayant refusé l'asile qu'elle s'attendait de trouver dans la maison paternelle, elle se vit contrainte par la nécessité de suivre le premier choix de sa haine, c'est-à-dire d'entrer sans ménagement dans le parti des ennemis de la Cour.

Mon père commençait dès lors à tenir parmi eux un des premiers rangs. Son esprit, ses talents extraordinaires, son respect pour la religion, la régularité de ses mœurs, et surtout le zèle incomparable dont il paraissait animé pour la patrie, l'avaient mis dans une haute estime à Londres, et le faisaient regarder de tous les Anglais comme le défenseur de leurs lois et le soutien de leur liberté. J'ignore s'il avait déjà formé les vues ambitieuses qui ont éclaté depuis, mais dans la profession ouverte qu'il faisait d'être opposé au gouvernement, il était trop habile homme pour ne pas reconnaître l'utilité qu'il pouvait tirer de Mlle Cleveland. Il connaissait le caractère de son esprit et la part qu'elle avait eue pendant sa faveur aux plus secrètes délibérations de la Cour. C'était à lui-même qu'elle s'était adressée. Il la reçut avec une distinction qui flatta sa vanité. Il prévint l'exposition de ses besoins en lui offrant sa bourse et celle de ses amis. Il la pria de se reposer sur lui du soin de sa fortune. Il s'attira si parfaitement son estime et sa confiance dans cette première entrevue qu'elle ne tarda point à la regarder comme son meilleur ami. L'amitié, entre deux personnes d'un sexe différent, tient presque toujours à l'amour. Leurs entretiens politiques se changèrent bientôt en conversations tendres. Ils s'aimèrent ; et Mlle Cleveland ne crut point s'avilir en devenant la maîtresse d'un homme tel que mon père, elle qui l'avait été de son Roi.

# LE PHILOSOPHE ANGLAIS OU HISTOIRE DE M. CLEVELAND

PRÉVOST 1731

2.

Pourchassé par son père, qui veut faire disparaître toute trace de ses frasques passées, Cleveland est contraint de se réfugier avec sa mère dans une caverne coupée du monde. À la mort de sa mère, poussé par la curiosité, le jeune homme ose s'aventurer dans les méandres de sa prison. La fuite de Cleveland dit l'impossibilité de vivre dans la solitude et prépare à la longue quête de l'interlocuteur idéal qui traverse le roman.



Ce lieu ténébreux est appelé *Rumney-Hole* par les habitants du pays. Les environs sont déserts. On en trouve l'ouverture dans le fond d'une vallée si étroite qu'elle est remplie presque entièrement par un ruisseau qui sort du pied de la montagne à côté de l'entrée de la caverne. On n'en a point encore découvert la source, quoiqu'on puisse suivre son lit assez loin dans le sein de la montagne. Le roc qui sert de voûte naturelle s'abaisse quelquefois si proche de la terre, et les bords du ruisseau sont si escarpés dans ces endroits, qu'on ne saurait pénétrer plus avant sans s'exposer à un péril manifeste. Mais le souterrain est si vaste et si exhaussé à droite et à gauche qu'on ne cesse point d'admirer la nature, qui a formé, l'on ne sait pour quel usage, des salles immenses qu'on se lasse à parcourir. La caverne se rétrécit néanmoins en certains lieux. On y trouve des espèces de salons et de cabinets ; les uns servent de communication à d'autres salles de la grandeur des premières, d'autres n'ont point de seconde ouverture après leur entrée. C'en était un de la dernière espèce que James avait rendu propre à être habité. Il était dans une des parties les plus reculées de ce lieu souterrain, de sorte que l'air extérieur ne pouvant s'y communiquer facilement, nous y étions comme dans un printemps perpétuel. Un jour, en visitant quelques endroits profonds qui m'avaient frappé plus que les autres, j'aperçus à la clarté d'une bougie que je tenais à la main quelques caractères gravés sur le roc. La curiosité me fit approcher pour les lire. Ils composaient ces mots :

*Si la fortune amène après moi dans ces lieux quelque malheureux pour chercher un asile, qu'il se console en apprenant que ses maux ne sauraient égaler ceux que j'y souffre, ni ses larmes celles que je verse incessamment. Ainsi l'a voulu le Ciel, qui règle nos destinées par des jugements d'une profondeur infinie.*

Cette inscription mélancolique me fit faire quantité de réflexions. [...] L'attention que j'y apportais me fit perdre celle que j'avais eue jusqu'alors à reconnaître exactement les lieux par où je passais, dans la crainte de m'égarer à mon retour ; de sorte que pensant reprendre le chemin de ma demeure, après une longue et inutile recherche, je me trouvai dans le dernier embarras pour démêler celui par lequel j'étais venu. J'invoquai le secours du Ciel, qui pouvait seul me tirer de ce labyrinthe. Je pris successivement plusieurs routes ; les unes n'aboutissaient à rien ; et ne trouvant nul passage, j'étais obligé de retourner sur mes pas ; les autres ne faisaient qu'augmenter ma peine, parce que, se partageant en diverses branches, j'étais à tout moment dans la nécessité de tenir un nouveau conseil pour délibérer sur celle qu'il fallait suivre. Pour comble de malheur, la bougie que j'avais apportée approchait de sa fin. Elle m'était néanmoins si nécessaire dans ces épaisses ténèbres, que j'étais perdu sans ressources si elle venait à me manquer tout à fait. Je sentais la grandeur du péril, et j'avoue que, quelque peu d'attachement que j'eusse pour la vie, je ne pouvais me consoler d'être réduit à la fin d'une manière si triste. Enfin, j'eus le malheur de voir expirer la lumière de ma bougie. Je perdís aussitôt l'espérance. Je m'arrêtai, autant par la faiblesse qu'une excessive frayeur me cause tout d'un coup que par l'impuissance de me conduire dans une telle obscurité. Je m'assis à terre. Tous mes sentiments, sans doute, étaient tristes et douloureux ; mais je n'en eus pas de violents, comme il arrive dans le désespoir. Je me remis même peu à peu de l'effroi où j'avais été d'abord, et rappelant tous les principes de constance que la philosophie peut fournir, je me

disposai à la mort avec une résignation parfaite. je ne passai guère moins de vingt-quatre heures dans cette situations ; et, ce qu'il y a de plus surprenant, j'en employai une partie à dormir d'un sommeil tranquille.

Un pouvoir plus réel que la fortune veillait pendant ce temps-là à ma conservation : ce fut lui, sans doute, qui me fit tomber ainsi dans l'assoupissement du sommeil pour prévenir les funestes idées dont je n'aurais peut-être pas été capable de me défendre jusqu'à la fin. Je m'éveillai. J'éprouvai à mon réveil quelque chose de semblable aux sentiments que j'avais eus avant de m'endormir, c'est-à-dire d'abord une vive frayeur, et peu à peu un renouvellement de constance et de force contre les approches de la mort. Je suis, disais-je, un véritable enfant de la terre : je suis sorti de son sein, j'y ai vécu, et je m'y trouve en mourant ; qu'elle m'y retienne donc, et que je n'en sorte jamais ! Un bruit confus que j'entendis tout d'un coup me fit sortir de ces réflexions. Je prêtai l'oreille. Ce n'était d'abord qu'un retentissement de la caverne. Je ne savais à quoi l'attribuer. Mais le son étant devenu plus distinct, je crus entendre le pas d'une personne qui marchait : je me levai, et sans me donner le temps de faire plus d'attention, je courus avec une vitesse incroyable, et comme par le mouvement qui fait tendre la nature à sa conservation, vers l'endroit d'où le bruit semblait partir.

# LA VIE DE MARIANNE

MARIVAUX 1731

## 1.

*La Vie de Marianne* raconte les tentatives d'une jeune orpheline, convaincue d'être noble, pour se faire reconnaître dans une société qui la méprise en raison de l'obscurité de sa naissance. Le roman se présente comme la trouvaille d'un éditeur. Celui-ci cède rapidement la parole à Marianne, qui, au sein d'une longue lettre écrite à une amie, revient sur l'événement extraordinaire aux origines de toutes ses aventures.



Avant que de donner cette histoire au public, il faut lui apprendre comment je l'ai trouvée.

Il y a six mois que j'achetai une maison de campagne à quelques lieues de Rennes, qui, depuis trente ans, a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes. J'ai voulu faire changer quelque chose à la disposition du premier appartement, et dans une armoire pratiquée dans l'enfoncement d'un mur, on y a trouvé un manuscrit en plusieurs cahiers contenant l'histoire qu'on va lire, et le tout d'une écriture de femme. On me l'apporta ; je le lus avec deux de mes amis qui étaient chez moi, et qui depuis ce jour-là n'ont cessé de me dire qu'il fallait le faire imprimer : je le veux bien, d'autant plus que cette histoire n'intéresse personne. Nous voyons par la date que nous avons trouvée à la fin du manuscrit, qu'il y a quarante ans qu'il est écrit ; nous avons changé le nom de deux personnes dont il y est parlé, et qui sont mortes. Ce qui y est dit d'elles est pourtant très indifférent ; mais n'importe : il est toujours mieux de supprimer leurs noms.

Voilà tout ce que j'avais à dire : ce petit préambule m'a paru nécessaire, et je l'ai fait du mieux que j'ai pu, car je ne suis point auteur, et jamais on n'imprimera de moi que cette vingtaine de lignes-ci.

Passons maintenant à l'histoire. C'est une femme qui raconte sa vie ; nous ne savons qui elle était. C'est *la Vie de Marianne* ; c'est ainsi qu'elle se nomme elle-même au commencement de son histoire ; elle prend ensuite le titre de comtesse ; elle parle à une de ses amies dont le nom est en blanc, et puis c'est tout.

Quand je vous ai fait le récit de quelques accidents de ma vie, je ne m'attendais pas, ma chère amie, que vous me prierez de vous la donner toute entière, et d'en faire un livre à imprimer. Il est vrai que l'histoire en est particulière, mais je la gêterai, si je l'écris ; car où voulez-vous que je prenne un style

Il est vrai que dans le monde on m'a trouvé de l'esprit ; mais, ma chère, je crois que cet esprit-là n'est bon qu'à être dit, et qu'il ne vaudra rien à être lu.

Nous autres jolies femmes, car j'ai été de ce nombre, personne n'a plus d'esprit que nous, quand nous en avons un peu : les hommes ne savent plus alors la valeur de ce que nous disons ; en nous écoutant parler, ils nous regardent, et ce que nous disons profite de ce qu'ils voient.

J'ai vu une jolie femme dont la conversation passait pour un enchantement, personne au monde ne s'exprimait comme elle ; c'était la vivacité, c'était la finesse même qui parlait : les connaisseurs n'y pouvaient tenir de plaisir. La petite vérole lui vint, elle en resta extrêmement marquée : quand la pauvre femme reparut, ce n'était plus qu'une babillarde incommode. Voyez combien auparavant elle avait emprunté d'esprit de son visage ! Il se pourrait bien faire que le mien m'en eût prêté aussi dans le temps qu'on m'en trouvait beaucoup. Je me souviens de mes yeux de ce temps-là, et je crois qu'ils avaient plus d'esprit que moi.

Combien de fois me suis-je surprise à dire des choses qui auraient eu bien de la peine à passer toutes seules ! Sans le jeu d'une physionomie friponne qui les accompagnait, on ne

m'aurait pas applaudie comme on faisait, et si une petite vérole était venue réduire cela à ce que cela valait, franchement, je pense que j'y aurais perdu beaucoup.

Il n'y a pas plus d'un mois, par exemple, que vous me parliez encore d'un certain jour (et il y a douze ans que ce jour est passé) où, dans un repas, on se récria tant sur ma vivacité ; eh bien ! en conscience, je n'étais qu'une étourdie. Croiriez-vous que je l'ai été souvent exprès, pour voir jusqu'où va la duperie des hommes avec nous ? Tout me réussissait, et je vous assure que dans la bouche d'une laide, mes folies auraient paru dignes des Petites-Maisons : et peut-être que j'avais besoin d'être aimable dans tout ce que je disais de mieux. Car à cette heure que mes agréments sont passés, je vois qu'on me trouve un esprit assez ordinaire, et cependant je suis plus contente de moi que je ne l'ai jamais été. Mais enfin, puisque vous voulez que j'écrive mon histoire, et que c'est une chose que vous demandez à mon amitié, soyez satisfaite : j'aime encore mieux vous ennuyer que de vous refuser.

Au reste, je parlais tout à l'heure de style, je ne sais pas seulement ce que c'est. Comment fait-on pour en avoir un ? Celui que je vois dans les livres, est-ce le bon ? Pourquoi donc est-ce qu'il me déplaît tant le plus souvent ? Celui de mes lettres vous paraît-il passable ? J'écrirai ceci de même.

N'oubliez pas que vous m'avez promis de ne jamais dire qui je suis ; je ne veux être connue que de vous.

Il y a quinze ans que je ne savais pas encore si le sang d'où je sortais était noble ou non, si j'étais bâtarde ou légitime. Ce début paraît annoncer un roman : ce n'en est pourtant pas un que je raconte ; je dis la vérité comme je l'ai apprise de ceux qui m'ont élevée.

Un carrosse de voiture qui allait à Bordeaux fut, dans la route, attaqué par des voleurs ; deux hommes qui étaient dedans voulurent faire résistance, et blessèrent d'abord un de ces voleurs ; mais ils furent tués avec trois autres personnes. Il en coûta aussi la vie au cocher et au postillon, et il ne restait plus dans la voiture qu'un chanoine de Sens et moi, qui paraissais n'avoir tout au plus que deux ou trois ans. Le chanoine s'enfuit, pendant que, tombée dans la portière, je faisais des cris épouvantables, à demi étouffée sous le corps d'une femme qui avait été blessée, et qui, malgré cela, voulant se sauver, était retombée dans la portière, où elle mourut sur moi, et m'écrasait.

Les chevaux ne faisaient aucun mouvement, et je restai dans cet état un bon quart d'heure, toujours criant, et sans pouvoir me débarrasser.

Remarquez qu'entre les personnes qui avaient été tuées, il y avait deux femmes : l'une belle et d'environ vingt ans, et l'autre d'environ quarante ; la première fort bien mise, et l'autre habillée comme le serait une femme de chambre.

Si l'une des deux était ma mère, il y avait plus d'apparence que c'était la jeune et la mieux mise, parce qu'on prétend que je lui ressemblais un peu, du moins à ce que disaient ceux qui la virent morte, et qui me virent aussi, et que j'étais vêtue d'une manière trop distinguée pour n'être que la fille d'une femme de chambre

J'oubliais à vous dire qu'un laquais, qui était à un des cavaliers de la voiture, s'enfuit blessé à travers les champs, et alla tomber de faiblesse à l'entrée d'un village voisin, où il mourut sans dire à qui il appartenait : tout ce qu'on put tirer de lui, un moment avant qu'il expirât, c'est que son maître et sa maîtresse venaient d'être tués ; mais cela n'apprenait rien.

Pendant que je criais sous le corps de cette femme morte qui était la plus jeune, cinq ou six officiers qui couraient la poste passèrent, et voyant quelques personnes étendues mortes auprès du carrosse qui ne bougeait, entendant un enfant qui criait dedans, s'arrêtèrent à ce terrible spectacle, ou par la curiosité qu'on a souvent pour des choses qui ont une certaine horreur, ou pour voir ce que c'était que cet enfant qui criait, et pour lui donner du secours. Ils regardent dans le carrosse, y voient encore un homme tué, et cette femme morte tombée dans la portière, où ils jugeaient bien par mes cris que j'étais aussi.

Quelqu'un d'entre eux, à ce qu'ils ont dit depuis, voulait qu'ils se retirassent ; mais un autre, ému de compassion pour moi, les arrêta, et mettant le premier pied à terre, alla ouvrir la portière où j'étais, et les autres le suivirent. Nouvelle horreur qui les frappe, un côté du visage de cette dame morte était sur le mien, et elle m'avait baignée de son sang. Ils repoussèrent cette dame, et toute sanglante me retirèrent de dessous elle.

Après cela, il s'agissait de savoir ce que l'on ferait de moi, et où l'on me mettrait : ils voient de loin un petit village, où ils concluent qu'il faut me porter, et me donnent à un domestique qui me tenait enveloppée dans un manteau.

Leur dessein était de me remettre entre les mains du curé de ce village, afin qu'il me cherchât quelqu'un qui voulût bien prendre soin de moi ; mais ce curé, chez qui tous les habitants les conduisirent, était allé voir un de ses confrères ; il n'y avait chez lui que sa sœur, fille très pieuse, à qui je fis tant de pitié, qu'elle voulut bien me garder, en attendant l'aveu de son frère ; il y eut même un procès-verbal de fait sur tout ce que je vous ai dit, et qui fut écrit par une espèce de procureur fiscal du lieu.

Chacun de mes conducteurs ensuite donna généreusement pour moi quelque argent, qu'on mit dans une bourse dont on chargea la sœur du curé ; après quoi tout le monde s'en alla.

# LA VIE DE MARIANNE

MARIVAUX 1731

## 2.

Première étape de son ascension sociale: Marianne, vêtue de beaux habits, se rend à l'église et tâche de s'y faire remarquer. On y voit Marianne charmer ceux qui la regardent. Mais si la candeur est tout un art dans *La Vie de Marianne*, le lecteur peut-il rester insensible aux artifices que l'héroïne déploie pour le rallier à elle ?



La place que j'avais prise me mettait au milieu du monde dont je vous parle. Quelle fête ! C'était la première fois que j'allais jouir un peu du mérite de ma petite figure. J'étais toute émue de plaisir de penser à ce qui allait en arriver, j'en perdais presque haleine ; car j'étais sûre du succès, et ma vanité voyait venir d'avance les regards qu'on allait jeter sur moi.

Ils ne se firent pas longtemps attendre. À peine étais-je placée, que je fixai les yeux de tous les hommes, je m'emparai de toute leur attention ; mais ce n'était encore là que la moitié de mes honneurs, et les femmes me firent le reste.

Elles s'aperçurent qu'il n'était plus question d'elles, qu'on ne les regardait plus, que je ne leur laissais pas un curieux, et que la désertion était générale.

On ne saurait s'imaginer ce que c'est que cette aventure-là pour des femmes, ni combien leur amour-propre en est déconcerté ; car il n'y a pas moyen qu'il s'y trompe, ni qu'il chicane sur l'évidence d'un pareil affront : ce sont de ces cas désespérés qui le poussent à bout, et qui résistent à toutes ses tournures.

Avant que j'arrivasse, en un mot, ces femmes faisaient quelque figure ; elles voulaient plaire, et ne perdaient pas leur peine. Enfin chacune d'elles avait ses partisans, du moins la fortune était-elle assez égale ; et encore la vanité vit-elle quand les choses se passent ainsi. Mais j'arrive, on me voit, et tous ces visages ne sont plus rien, il n'en reste pas la mémoire d'un seul.

Eh ! d'où leur vient cette catastrophe ? de la présence d'une petite fille, qu'on avait à peine aperçue, qu'on avait pourtant vu se placer ; qu'on aurait même risqué de trouver très jolie, si on ne s'en était pas défendu ; enfin qui aurait bien pu se passer de venir là, et que, dans le fond, on avait un peu craint, mais le plus imperceptiblement qu'on l'avait pu.

C'est encore leurs pensées que j'explique, et je soutiens que je les rends comme elles étaient. J'en eus pour garant certain coup d'œil que je leur avais vu jeter sur moi quand je m'avançai, et je compris fort bien tout ce qu'il y avait dans ce coup d'œil-là : on avait voulu le rendre distrait, mais c'était d'une distraction faite exprès ; car il y était resté, malgré qu'on en eût, un air d'inquiétude et de dédain, qui était un aveu bien franc de ce que je valais.

Cela me parut comme une vérité qui échappe, et qu'on veut corriger par un mensonge.

Quoi qu'il en soit, cette petite figure dont on avait refusé de tenir compte, et devant qui toutes les autres n'étaient plus rien, il fallut en venir à voir ce que c'était pourtant, et retourner sur ses pas pour l'examiner, puisqu'il plaisait au caprice des hommes de la distinguer, et d'en faire quelque chose.

Voilà donc mes coquettes qui me regardent à leur tour, et ma physionomie n'était pas faite pour les rassurer : il n'y avait rien de si ingrat que l'espérance d'en pouvoir médire ; et je n'avais, en vérité, que des grâces au service de leur colère. Oh ! vous m'avouerez que ce n'était pas là l'article de ma gloire le moins intéressant.

Vous me direz que, dans leur dépit, il était difficile qu'elles me trouvassent aussi jolie que

je l'étais. Soit ; mais je suis persuadée que le fond du cœur fut pour moi, sans compter que le dépit même donne de bons yeux.

Fiez-vous aux personnes jalouses du soin de vous connaître, vous ne perdrez rien avec elles : la nécessité de bien voir est attachée à leur misérable passion, et elles vous trouvent toutes les qualités que vous avez, en vous cherchant tous les défauts que vous n'avez pas : voilà ce qu'elles essaient.

Mes rivales ne me regardèrent pas longtemps, leur examen fut court ; il n'était pas amusant pour elles, et l'on finit vite avec ce qui humilie

À l'égard des hommes, ils me demeurèrent constamment attachés ; et j'en eus une reconnaissance qui ne resta pas oisive.

De temps en temps, pour les tenir en haleine, je les régalaï d'une petite découverte sur mes charmes ; je leur en apprenais quelque chose de nouveau, sans me mettre pourtant en grande dépense. Par exemple, il y avait dans cette Église des tableaux qui étaient à une certaine hauteur : eh bien ! j'y portais ma vue, sous prétexte de les regarder, parce que cette industrie-là me faisait le plus bel œil du monde.

Ensuite, c'était ma coiffe à qui j'avais recours ; elle allait à merveille, mais je voulais bien qu'elle allât mal, en faveur d'une main nue qui se montrait en y retouchant, et qui amenait nécessairement avec elle un bras rond, qu'on voyait pour le moins à demi, dans l'attitude où je le tenais alors.

Les petites choses que je vous dis là, au reste, ne sont petites que dans le récit ; car, à les rapporter, ce n'est rien : mais demandez-en la valeur aux hommes. Ce qui est de vrai, c'est que souvent dans de pareilles occasions, avec la plus jolie physionomie du monde, vous n'êtes encore qu'aimable, vous ne faites que plaire ; ajoutez-y seulement une main de plus, comme je viens de le dire, on ne vous résiste plus, vous êtes charmante.

Combien ai-je vu de cœurs hésitants de se rendre à de beaux yeux, et qui seraient restés à moitié chemin sans le secours dont je parle !

Qu'une femme soit un peu laide, il n'y a pas grand malheur, si elle a la main belle : il y a une infinité d'hommes plus touchés de cette beauté-là que d'un visage aimable ; et la raison de cela, vous la dirai-je ? Je crois l'avoir sentie.

C'est que ce n'est point une nudité qu'un visage, quelque aimable qu'il soit ; nos yeux ne l'entendent pas ainsi : mais une belle main commence à en devenir une ; et pour fixer de certaines gens, il est bien aussi sûr de les tenter que de leur plaire. Le goût de ces gens-là, comme vous le voyez, n'est pas le plus honnête ; c'est pourtant, en général, le goût le mieux servi de la part des femmes, celui à qui leur coquetterie fait le plus d'avances.

Mais m'écarterai-je toujours ? Je crois qu'oui ; je ne saurais m'en empêcher : les idées me gagnent, je suis femme, et je conte mon histoire ; pesez ce que je vous dis là, et vous verrez qu'en vérité je n'use presque pas des privilèges que cela me donne.

# LE PAYSAN PARVENU

MARIVAUX 1734

Dans la longue lignée romanesque des héros parvenus, Jacob est un paysan qui a réussi à grimper les échelons de la société jusqu'à se marier avec une bourgeoise et prendre le nom de Monsieur de La Vallée. Mais l'habit suffit-il à faire le moine ou, pour le dire autrement, la métamorphose du héros peut-elle effacer sa naissance ? Se contemplant dans le miroir avec sa toute nouvelle robe de chambre, Jacob se souvient de celui qu'il a été.



Vous n'aurez pas oublié que Monsieur Bono nous avait dit ce jour-là, à la jeune Dame de Versailles et à moi, de l'aller voir, et nous avions eu soin de demander son adresse à son cocher qui nous avait ramenés de Versailles.

Je restai le lendemain toute la matinée chez moi ; je ne m'y ennuyai pas ; je m'y délectai dans le plaisir de me trouver tout à coup un maître de maison ; j'y savourai ma fortune, j'y goûtai mes aises, je me regardai dans mon appartement ; j'y marchai, je m'y assis, j'y souris à mes meubles, j'y rêvai à ma cuisinière, qu'il ne tenait qu'à moi de faire venir, et que je crois que j'appelai pour la voir ; enfin j'y contemplai ma robe de chambre et mes pantoufles ; et je vous assure que ce ne furent pas là les deux articles qui me touchèrent le moins ; de combien de petits bonheurs l'homme du monde est-il entouré et qu'il ne sent point, parce qu'il est né avec eux ?

Comment donc, des pantoufles et une robe de chambre à Jacob ! Car c'était en me regardant comme Jacob que j'étais si délicieusement étonné de me voir dans cet équipage ; c'était de Jacob que Monsieur de la Vallée empruntait toute sa joie. Ce moment-là n'était si doux qu'à cause du petit Paysan.

Je vous dirai, au reste, que, tout enthousiasmé que j'étais de cette agréable métamorphose, elle ne me donna que du plaisir et point de vanité. Je m'en estimai plus heureux, et voilà tout, je n'allai pas plus loin.

Attendez pourtant, il faut conter les choses exactement ; il est vrai que je ne me sentis point plus glorieux, que je n'eus point cette vanité qui fait qu'un homme va se donner des airs ; mais j'en eus une autre, et la voici.

C'est que je songeai en moi-même qu'il ne fallait pas paraître aux autres ni si joyeux, ni si surpris de mon bonheur, qu'il était bon qu'on ne remarquât pas combien j'y étais sensible, et que si je ne me contenais pas, on dirait : Ah ! le pauvre petit garçon, qu'il est aise, il ne sait à qui le dire.

Et j'aurais été honteux qu'on fit cette réflexion-là ; je ne l'aurais pas même aimée dans ma femme ; je voulais bien qu'elle sût que j'étais charmé, et je le lui répétais cent fois par jour, mais je voulais le lui dire moi-même, et non pas qu'elle y prit garde en son particulier : j'y faisais une grande différence, sans démêler que confusément pourquoi ; et la vérité est qu'en pénétrant par elle-même toute ma joie, elle eût bien vu que c'était ce petit valet, ce petit Paysan, ce petit misérable qui se trouvait si heureux d'avoir changé d'état, et il m'aurait été déplaisant qu'elle m'eût envisagé sous ces faces-là ; c'était assez qu'elle me crût heureux, sans songer à ma bassesse passée ; cette idée-là n'était bonne que chez moi, qui en faisais intérieurement la source de ma joie ; mais il n'était pas nécessaire que les autres entrassent si avant dans le secret de mes plaisirs, ni sussent de quoi je les composais.

# MÉMOIRES DU COMTE DE COMMINGE

MADAME DE TENCIN 1735

Les Mémoires du comte de Comminge composent sur la trame bien connue des amours contrariées : la violente passion qu'a conçue le Comte de Comminge pour Adélaïde de Lussan est entravée par la haine que se vouent leurs deux familles. Le roman présente la figure d'un héros résolument mélancolique, qui se livre à corps perdu aux affres de la passion.

●

J'avais le cœur si serré, que je pus à peine prononcer ces dernières paroles. Je sortis de cette chambre, je montai à cheval, et j'arrivai au lieu où nous devons dîner, sans avoir fait autre chose que de pleurer ; mes larmes coulaient, et j'y trouvais une espèce de douceur ; quand le cœur est véritablement touché il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité.

Le reste de notre voyage se passa comme le commencement, sans que j'eusse prononcé une seule parole. Nous arrivâmes le troisième jour dans un château bâti auprès des Pyrénées ; on voit à l'entour des pins, des cyprès, des rochers escarpés et arides, et on n'entend que le bruit des torrents qui se précipitent entre les rochers. Cette demeure si sauvage me plaisait, par cela même qu'elle ajoutait encore à ma mélancolie ; je passais des journées entières dans les bois, j'écrivais quand j'étais revenu, des lettres, où j'exprimais tous mes sentiments. Cette occupation était mon unique plaisir ; je les lui donnerai un jour, disais-je, elle verra par là, à quoi j'ai passé le reste de l'absence. J'en recevais quelque fois de ma mère, elle m'en écrivait un qui me donnait quelque espérance. Hélas, c'est le dernier moment de joie que j'ai ressenti ; elle me mandait que tous nos parent travaillaient à raccommoder nos familles, et qu'il y avait lieu de croire qu'ils y réussiraient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir des nouvelles : grand Dieu de quelle longueur les jours étaient pour moi ; j'allais dès le matin sur le chemin par où les Messagers pouvaient venir, je n'en revenais que le plus tard qu'il m'était possible, et toujours plus affligé, que je ne l'étais en partant ; enfin je vis de loin un homme qui venait de mon côté, je ne doutai point qu'il ne vînt pour moi ; et au lieu de cette impatience que j'avais quelque moment auparavant, je ne sentis plus que de la crainte, je n'osais m'avancer, quelque chose me retenait ; cette incertitude qui m'avait semblé si cruelle me paraissait dans ce moment un bien que je craignais de perdre. Je ne me trompais pas : les lettres que je reçus par cet homme qui venait effectivement pour moi, m'apprirent que mon père n'avait voulu entendre à aucun accommodement ; et pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage était arrêté avec une fille de la Maison de Foix, que la noce devait se faire dans le lieu où j'étais, que mon père viendrait lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il désirait de moi.

# LES ÉGAREMENTS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT

CRÉBILLON 1736

Entre initiation amoureuse et apprentissage social, *Les Égarements du cœur et de l'esprit* évoquent la jeunesse d'un jeune aristocrate, Monsieur de Meilcour, qui va d'enthousiasmes en désillusions. Ce parcours, resté inachevé, se fait sous l'égide de plusieurs maîtres et maîtresses à penser – parmi lesquels Versac, un libertin notoire. Meilcour livre ici le portrait lucide de son ancien modèle.



Versac, de qui j'aurai beaucoup à parler dans la suite de ces Mémoires, joignait à la plus haute naissance l'esprit le plus agréable, et la figure la plus séduisante. Adoré de toutes les femmes qu'il trompait et déchirait sans cesse, vain, impérieux, étourdi : le plus audacieux petit-maître qu'on eût jamais vu et plus cher peut-être à leurs yeux par ces mêmes défauts, quelque contraires qu'ils leur soient. Quoi qu'il en puisse être, elles l'avaient mis à la mode dès l'instant qu'il était entré dans le monde, et il était depuis dix ans en possession de vaincre les plus insensibles, de fixer les plus coquettes et de déplacer les amants les plus accrédités ; ou s'il lui était arrivé de ne pas réussir, il avait toujours su tourner les choses si bien à son avantage, que la Dame n'en passait pas moins pour lui avoir appartenu. Il s'était fait un jargon extraordinaire qui, tout apprêté qu'il était, avait cependant l'air naturel. Plaisant de sang-froid et toujours agréable, soit par le fond des choses, soit par la tournure neuve dont il les décorait, il donnait un charme nouveau à ce qu'il rendait d'après les autres, et personne ne redisait comme lui ce dont il était l'inventeur. Il avait composé les grâces de sa personne comme celles de son esprit, et savait se donner de ces agréments singuliers qu'on ne peut ni attraper ni définir. Il y avait cependant peu de gens qui ne voulussent l'imiter, et parmi ceux-là, aucun qui n'en devint plus désagréable. Il semblait que cette heureuse impertinence fût un don de la nature, et qu'elle n'avait pu faire qu'à lui. Personne ne pouvait lui ressembler, et moi-même, qui ai depuis marché si avantageusement sur ses traces, et qui parvins enfin à mettre la Cour et Paris entre nous deux, je me suis vu longtemps au nombre de ces copies gauches et contraintes qui, sans posséder aucune de ses grâces, ne faisaient que défigurer ses défauts et les ajouter aux leurs. Vêtu superbement, il l'était toujours avec goût et noblesse ; et il avait l'air Seigneur, même lorsqu'il l'affectait le plus.

Versac, tel qu'il l'était, m'avait toujours plu beaucoup. Je ne le voyais jamais sans l'étudier, et sans chercher à me rendre propres ces airs fastueux que j'admirais tant en lui. Madame de Meilcour, qui, simple et sans art, trouvait ridicule tout ce qui n'était pas naturel, avait reconnu le goût que j'avais pour Versac, et en avait frémi. Par cette raison, plus encore que par l'éloignement qu'elle avait pour les gens du caractère de Versac, elle ne le souffrait qu'impatiemment ; mais, les égards qu'on se doit dans le monde, et qui, entre personnes d'un rang distingué, s'observent avec une extrême exactitude, l'obligeaient de se contraindre.

# MÉMOIRES D'ANNE-MARIE DE MORAS

MOUHY 1737

Inspirés d'un fait divers qui avait fait scandale – l'enlèvement d'une très jeune fille, héritière d'une riche fortune, par un noble désargenté –, les Mémoires d'Anne-Marie de Moras donnent la parole à l'héroïne. Celle-ci revient sur les événements qui ont troublé sa jeunesse. La rencontre avec l'amant est l'occasion d'une analyse des pouvoirs de l'imagination et de la façon dont ils préparent au sentiment amoureux.



À peine ai-je su lire, que feue ma mère, qui avait un goût décidé pour les ouvrages où la tendresse domine, se servit de moi pour la soulager dans cette dissipation aimable. Je répondais avec empressement aux soins qu'elle se donnait pour que je compris le nœud des aventures qui y étaient insérées. Avant onze ans, je prévoyais à l'exposition d'une tragédie, ou au début d'un ouvrage, quel devait en être le dénouement. Avant douze, j'avais déjà les grands romans, et j'en savais par cœur les principaux événements. Ma mère charmée de la vivacité avec laquelle je dévorais les livres, m'en fournissait tous les jours de nouveaux ; insensiblement mon cœur s'attendrissait. Je me mettais quelquefois à la place de ces héroïnes sévères pour leurs chevaliers tendres et trop maltraités ; et il me semblait, en m'examinant, qu'à leur place je ne me serais pas fait un principe de devoir, de mettre les malheureux amants dans la situation désespérée, que ces livres charmants me dépeignaient si naturellement.

Dans ma treizième année je devins rêveuse et plus avide de lectures que jamais ; ma mère qui craignait que le sérieux des grands romans ne me portât à la mélancolie, me fit changer le genre de ma lecture, et me donna la liberté de lire ces romans modernes, où il est permis d'avoir un cœur et d'en faire un aimable usage. Je dévorais ces livres charmants, et après les avoir lus, ils me laissaient dans les dispositions les plus convenables à ma façon de penser ; je rêvais encore, mais que cette mélancolie était différente de celle dont j'avais été accablée précédemment ! elle était douce, et me jetait dans une espèce de saisissement dont l'état m'était cher, et dont je ne sortais jamais qu'avec regret.

Une nuit que je m'étais endormie, en lisant l'histoire de madame Degondès, je rêvai qu'un homme attaché à mon père, (qu'il ne me paraît pas encore temps de nommer), était entré dans ma chambre au moment que je me levais, et qu'il me faisait la déclaration la plus tendre d'amour ; je l'écoutais avec plaisir, et je le trouvais digne d'être écouté. Il me semble que je lui répondais avec douceur, et que je ressentais déjà une partie de la passion qu'il s'efforçait de m'inspirer. Que ce ressouvenir est encore cher à mon cœur !

Cet amant tendre et pressant, ayant bientôt entrevu, par le langage de mes yeux et par quelque réponse échappée qu'il ne me déplaisait point, se jeta à mes pieds, et me tint des discours si séducteurs, que je lui fis l'aveu du désordre qu'il jetait dans mon âme, et des tendres sentiments dont mon cœur était agité. À peine ai-je eu avoué ma défaite qu'il se releva, me saisit la main, me donna la sienne, m'engagea sa foi, et me demanda la mienne. Il me la fit sceller par un serment que je proférai de n'être jamais qu'à lui, et de refuser dans la suite tous les partis qui me seraient proposés.

À mon réveil, je fis réflexion à ce rêve, je le trouvai si suivi et si singulier, qu'il ne me sortit plus de l'esprit. Mon cœur, qui jusques-là ne s'était trouvé rempli d'aucune idée, se décida sur le compte de celui qui m'était apparu dans mon sommeil. À peine le vis-je, que je lui confirmai secrètement l'aveu que je lui avais fait en songe ; et malgré la mort de ma mère, qui suivit quelques mois après cet incident singulier, et qui devait distraire ces idées fantastiques, je me trouvai la même : s'il était arrivé quelque changement dans ma façon de penser, elle était totalement en faveur de mon vainqueur. Plus j'allais en avant, et plus j'avais dessein de lui tenir réellement la parole que je lui avais donnée en rêvant, je n'ai jamais varié sur ce sujet.

# HISTOIRE DE DOM B\*\*\*, PORTIER DES CHARTREUX, ÉCRITE PAR LUI-MÊME

GERVAISE DE LATOUCHE 1741

Le Portier des chartreux a fait partie des ouvrages les plus diffusés clandestinement durant tout le dix-huitième siècle. Sa dimension franchement pornographique a frappé tous les lecteurs. Il a été beaucoup imité et a connu diverses suites. Dans la première partie, Saturnin raconte sa jeunesse et sa découverte de la sexualité.



Un jour qu'on me croyait à l'école, j'étais resté dans un petit réduit où je couchais. Une simple cloison le séparait de la chambre d'Ambroise, dont le lit était justement appuyé contre. Je dormais, il faisait une extrême chaleur, c'était dans le cœur de l'été, je fus tout à coup réveillé par les violentes secousses que j'entendis donner à la cloison. Je ne savais que penser de ce bruit, il redoublait ; en prêtant l'oreille, j'entendis des sons émus et tremblants, des mots sans suite et mal articulés. « Ah... doucement, ma chère Toinette, ne va pas si vite ! Ah ! coquine... tu me fais mourir de plaisir, va vite ! eh vite ! Ah... je me meurs ! »

Surpris d'entendre de pareilles exclamations dont je ne sentais pas toute l'énergie, je me rassis : à peine osais-je remuer. Si l'on m'avait su là, j'avais tout à craindre, je ne savais que penser, j'étais tout ému. L'inquiétude où j'étais fit bientôt place à la curiosité. J'entendis de nouveau le même bruit, et je crus distinguer qu'un homme et Toinette répétaient alternativement les mêmes mots que j'avais déjà entendus ; même attention de ma part : l'envie de savoir ce qui se passait dans cette chambre devint à la fin si vive, qu'elle étouffa toutes mes craintes. Je résolus de savoir ce qu'il en était : je serais, je crois, volontiers entré dans la chambre d'Ambroise pour voir ce qui s'y passait, au risque de tout ce qui aurait pu arriver. Je ne fus pas à cette peine ; en cherchant doucement avec la main si je ne trouverais pas quelque trou à la cloison, j'en sentis un qui était couvert par une grande image. Je la perçai et me fis jour. Quel spectacle ! Toinette nue comme la main, étendue sur son lit, et le père Polycarpe, procureur du couvent, qui était à la maison depuis quelque temps, nu comme Toinette, faisant... quoi ? ce que faisaient nos premiers parents, quand Dieu leur eut ordonné de peupler la terre ; mais avec des circonstances moins lubriques.

Cette vue produisit chez moi une surprise mêlée de joie et d'un sentiment vif et délicieux qu'il m'aurait été impossible d'exprimer. Je sentais que j'aurais donné tout mon sang pour être à la place du moine : que je lui portais d'envie ! que son bonheur me paraissait grand ! Un feu inconnu se glissait dans mes veines, j'avais le visage enflammé, mon cœur palpitait, je retenais mon haleine, et la pique de Vénus, que je pris à la main, était d'une force et d'une roideur à abattre la cloison, si j'avais poussé un peu fort. Le père fournit sa carrière, et en se retirant de dessus Toinette, il la laissa exposée à toute la vivacité de mes regards. Elle avait les yeux mourants et le visage couvert du rouge le plus vif, elle était hors d'haleine, ses bras étaient pendants, sa gorge s'élevait et se baissait avec une précipitation étonnante : elle serrait de temps en temps le derrière, en se raidissant et en jetant de grands soupirs. Mes yeux parcouraient avec une rapidité inconcevable toutes les parties de son corps ; il n'y en avait pas une sur laquelle mon imagination ne collât mille baisers de feu. Je suçais ses tétons, son ventre ; mais l'endroit le plus délicieux, et de dessus lequel mes yeux ne purent plus s'arracher, quand une fois je les y eus fixés, c'était... Vous m'entendez ! Que cette coquille avait pour moi de charmes. Ah ! l'aimable coloris ! Quoique couverte d'une petite écume blanche, elle ne perdait rien à mes yeux de la vivacité de sa couleur. Au plaisir que je ressentais, je reconnus le centre de la volupté, il était ombragé d'un poil épais, noir et frisé. Toinette avait les jambes écartées, il semblait que sa paillardise fût d'accord avec ma curiosité, pour ne me rien laisser à désirer !

# LES MILLE ET UNE FADAISES

JACQUES CAZOTTE 1742

Jacques Cazotte (1719-1792) composa des contes orientaux, et travailla avec le moine Dom Chavis à une suite des *Mille et une nuits*. Dans *Les Mille et une fadaises* (1742), c'est un Abbé qui est sollicité par une Baronne pour faire des contes à une Marquise qui ne trouve pas le sommeil. Le conte oriental se rattache ainsi aux pratiques galantes.



- Par où Madame souhaite-t-elle que je commence ? répliqua l'abbé. Vou-driez-vous les nouvelles du jour ?

- Eh fi ! l'abbé, nous avons la gazette.

- Quelle espèce de conte ferai-je ? Vous n'aimez pas les contes libres.

- Pour ceux-là, dit la baronne, ils sont bons, mais ils n'auront pas leur place ici. On a défendu à Madame le vin de Champagne, les épigrammes, les contes libres, et en général tout ce qui réveille le sang ; sans cela, nous avons des brochures nouvelles ; nous les aurions lues.

- Que souhaitent dont ces dames ? poursuivit l'abbé ; des naïvetés ?

- Eh fi ! l'abbé, vous les avez prises dans Petraval : faites-nous des contes de fées.

- J'obéirai, Mesdames, quoique novice dans le métier que vous me faites faire, métier qui a ses difficultés. Le conte est un genre ridicule, usé, peu intéressant par lui-même, qui ne se soutient que par la nouveauté de l'invention, par la vivacité des images ; il faut que l'esprit y voltige incessamment sans être suspendu, et l'instruction ne s'y mêle guère, à moins qu'on ne la tire par les cheveux.

- Ah ! s'écria la baronne, en bâillant de toutes ses forces : bravo ! l'abbé, bravo ! nous dormirons bientôt ; continuez sur ce ton-là : comment donc ! mais c'est un prodige. Voilà assurément une petite préface qui vaut de l'or.

# LE SOPHA

CRÉBILLON 1742

Dans *Le Sopha* de Claude-Prosper Jolyot de Crébillon (1707-1777), comme dans quelques autres fictions à l'orientale (comme *Les Aventures merveilleuses du Mandarin Fum-Hoam*, Contes chinois de Thomas-Simon Gueullette, 1723), l'Orient fournit un schéma narratif lié à la croyance en la métempsychose, pour fournir une série de portraits sociaux et moraux, à mesure que le narrateur passe d'une existence à une autre. Le brahmane Amanzei narre au sultan musulman comment, de femme qu'il était, il fut transformé en sofa :



Ce fut apparemment du gout que j'avais eu pour les sofas que Brama prit l'idée d'enfermer mon âme dans un meuble de cette espèce. Il voulut qu'elle conservât dans cette prison toutes ses facultés, moins sans doute pour adoucir l'horreur de mon sort que pour me la faire mieux sentir. Il ajouta que mon âme ne commencerait une nouvelle carrière que quand deux personnes se donneraient mutuellement et sur moi leurs prémices. Voilà, s'écria le sultan, bien du galimatias, pour dire que... n'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela ? Demanda la sultane. Pourquoi pas ? Reprit-il, j'aime assez les choses claires. Cependant si vous n'êtes pas de mon avis, je consens qu'Amanzéi soit aussi obscur qu'il le voudra. Grâce au prophète ! Il ne le sera jamais pour moi. Il me restait assez d'idées, et de ce que j'avais fait, et de ce que j'avais vu, continua Amanzéi, pour sentir que la condition à laquelle Brama voulait bien m'accorder une nouvelle vie, me retenait pour longtemps dans le meuble qu'il m'avait choisi pour prison ; mais la permission qu'il me donna de me transporter quand je le voudrais de sofa en sofa, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettait dans ma vie une variété qui devait me la rendre moins ennuyeuse ; d'ailleurs, mon âme était aussi sensible aux ridicules d'autrui que lorsqu'elle animait une femme, et le plaisir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus secrets, et d'être entier dans les choses que l'on croirait les plus cachées, la dédommagea de son supplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon arrêt, il transporta lui-même mon âme dans un sofa que l'ouvrier allait livrer à une femme de qualité, qui passait pour être extrêmement sage : mais s'il est vrai qu'il y a peu de héros pour les gens qui les voient de près, je puis dire aussi qu'il y a pour leur sofa bien peu de femmes vertueuses.

# ZADIG OU LA DESTINÉE, HISTOIRE ORIENTALE

VOLTAIRE 1747-1748

Montesquieu, Diderot, Voltaire et quelques autres utiliseront le genre du conte oriental comme matrice de contes philosophiques. Voltaire s'inspire ainsi du récit persan des princes de Serendip pour composer son ouvrage *Zadig ou La destinée*, histoire orientale, où l'on retrouve l'exotisme du décor et des mœurs ainsi qu'une certaine ironie. Il le fait précéder d'une dédicace fictive, signée du nom d'un poète persan, Saadi. L'appel au discernement du lecteur s'accompagne d'une remise en cause légère de la futilité du conte oriental à la mode.



*Épître dédicatoire de Zadig à la sultane Sheraa par Sadi. Le 10 du mois de schewal, l'an 837 de l'Hégire.*

Charme des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'esprit, je ne baise point la poussière de vos pieds, parce que vous ne marchez guère, ou que vous marchez sur des tapis d'Iran ou sur des roses. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien sage qui, ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuser à écrire l'histoire de Zadig, ouvrage qui dit plus qu'il ne semble dire. Je vous prie de le lire et d'en juger ; car, quoique vous soyez dans le printemps de votre vie, quoique tous les plaisirs vous cherchent, quoique vous soyez belle, et que vos talents ajoutent à votre beauté ; quoiqu'on vous loue du soir au matin, et que par toutes ces raisons vous soyez en droit de n'avoir pas le sens commun, cependant vous avez l'esprit très sage et le goût très fin, et je vous ai entendue raisonner mieux que de vieux derviches à longue barbe et à bonnet pointu. Vous êtes discrète et vous n'êtes point défiante ; vous êtes douce sans être faible ; vous êtes bienfaisante avec discernement ; vous aimez vos amis, et vous ne vous faites point d'ennemis. Votre esprit n'emprunte jamais ses agréments des traits de la médisance ; vous ne dites de mal ni n'en faites, malgré la prodigieuse facilité que vous y auriez. Enfin votre âme m'a toujours paru pure comme votre beauté. Vous avez même un petit fonds de philosophie qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un sage.

Il fut écrit d'abord en ancien chaldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduisit en arabe, pour amuser le célèbre sultan Ouloug-beb. C'était du temps où les Arabes et les Persans commençaient à écrire des Mille et une Nuits, des Mille et un Jours, etc. Ouloug aimait mieux la lecture de Zadig ; mais les sultanes aimaient mieux les Mille et un. « Comment pouvez-vous préférer, leur disait le sage Ouloug, des contes qui sont sans raison, et qui ne signifient rien ? — C'est précisément pour cela que nous les aimons, répondaient les sultanes. »

Je me flatte que vous ne leur ressemblerez pas, et que vous serez un vrai Ouloug. J'espère même que, quand vous serez lasse des conversations générales, qui ressemblent assez aux Mille et un, à cela près qu'elles sont moins amusantes, je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raison. Si vous aviez été Thalestris du temps de Scander, fils de Philippe ; si vous aviez été la reine de Sabée du temps de Soleiman, c'eussent été ces rois qui auraient fait le voyage.

Je prie les vertus célestes que vos plaisirs soient sans mélange, votre beauté durable, et votre bonheur sans fin.

# LES BIJOUX INDISCRETS

DIDEROT 1748

CHAPITRE XIII De l'Opéra de Banza

Sixième essai de l'anneau

Premier roman publié par Diderot, *Les Bijoux indiscrets* s'inscrit dans la veine du roman libertin à la mode orientale. Au début du roman, le génie Cucufa donne au Sultan Mangogul une bague magique dont le pouvoir est de faire parler le sexe des femmes (leur « bijou »). Ce qui donne lieu à une succession de chapitres mêlant l'anecdote grivoise et la satire de l'actualité culturelle. Au chapitre XIII, le Sultan se rend à l'Opéra, ce qui permet à Diderot d'évoquer la controverse entre les partisans de Lully (Utmiutsol) et de Rameau (Uremifasolasiutut).



De tous les Spectacles de Banza, il n'y avait que l'Opéra qui se soutint. Utmiutsol et Uremifasolasiutut, Musiciens célèbres, dont l'un commençait à vieillir, et l'autre ne faisait que de naître, occupaient alternativement la scène lyrique. Ces deux Auteurs originaux avaient chacun leurs partisans. Les ignorants et les barbons tenaient tous pour Utmiutsol ; la jeunesse et les virtuoses étaient pour Uremifasolasiutut, et les gens de goût, tant jeunes que barbons, faisaient grand cas de tous les deux.

Uremifasolasiutut, disaient ces derniers, est excellent lorsqu'il est bon, mais il dort de temps en temps, et à qui cela n'arrive-t-il pas ? Utmiutsol est plus soutenu, plus égal. Il est rempli de beautés, cependant il n'en a point dont on ne trouve des exemples, et même plus frappants, dans son Rival, en qui l'on remarque des traits qui lui sont propres, et qu'on ne rencontre que dans ses Ouvrages. Le vieux Utmiutsol est simple, naturel, uni, trop uni quelquefois, et c'est sa faute. Le jeune Uremifasolasiutut est singulier, brillant, composé, savant, trop savant quelquefois ; mais c'est peut-être la faute de son Auditeur. L'un n'a qu'une ouverture, belle à la vérité, mais répétée à la tête de toutes ses Pièces. L'autre a fait autant d'ouvertures que de Pièces, et toutes passent pour des chefs-d'œuvre. La Nature conduisait Utmiutsol dans les voies de la mélodie ; l'étude et l'expérience ont découvert à Uremifasolasiutut les sources de l'harmonie. Qui sut déclamer, et qui récitera jamais comme l'ancien ? Qui nous fera des ariettes légères, des airs voluptueux, et des symphonies de caractère comme le moderne ? Utmiutsol a seul entendu le Dialogue. Avant Uremifasolasiutut, personne n'avait distingué les nuances délicates qui séparent le tendre du voluptueux, le voluptueux du passionné, le passionné du lascif. Quelques partisans de ce dernier prétendent même que si le Dialogue d'Utmiutsol est supérieur au sien, c'est moins à l'inégalité de leurs talents qu'il faut s'en prendre, qu'à la différence des poètes qu'ils ont employés. « Lisez, lisez, s'écrient-ils, la scène de Dardanus, et vous serez convaincu que si l'on donne de bonnes paroles à Uremifasolasiutut, les scènes charmantes d'Utmiutsol renaîtront. » Quoi qu'il en soit, de mon temps, toute la Ville courait aux Tragédies de celui-ci, et l'on s'étouffait aux Ballets de celui-là.

On donnait alors à Banza un excellent Ouvrage d'Uremifasolasiutut, qu'on n'aurait jamais représenté qu'en bonnet de nuit, si la Sultane Favorite n'eût eu la curiosité de le voir. Encore l'indisposition périodique des Bijoux favorisa-t-elle la jalousie des Petits Violons, et fit-elle manquer l'Actrice principale ? Celle qui la doublait avait la voix moins belle ; mais comme elle dédommageait par son jeu, rien n'empêcha le Sultan et la Favorite d'honorer ce Spectacle de leur présence.

Mirzoza était arrivée ; Mangogul arrive ; la toile se lève, on commence. Tout allait à merveille ; la Chevalier avait fait oublier la le Maure, et l'on en était au quatrième Acte, lorsque le Sultan s'avisait, dans le milieu d'un Chœur qui durait trop à son gré, et qui avait déjà fait bâiller deux fois la Favorite, de tourner sa Bague sur toutes les Chanteuses. On ne vit jamais sur la scène un tableau d'un comique plus singulier. Trente filles restèrent muettes tout à coup : elles ouvraient de grandes bouches et gardaient les attitudes théâtrales qu'elles avaient auparavant. Cependant leurs Bijoux s'égosillaient à force de chanter, celui-ci un Pont-neuf, celui-là un Vaudeville polisson, un autre une Parodie fort indécente, et tous des extravagances relatives à leurs caractères. On entendait d'un côté,

oh vraiment ma commère oui ; de l'autre, quoi douze fois ! Ici, qui me baise ? est-ce Blaise ? Là, rien, Père Cyprien, ne vous retient. Tous enfin se montèrent sur un ton si haut, si baroque et si fou, qu'ils formèrent le Chœur le plus extraordinaire, le plus bruyant et le plus ridicule qu'on eût entendu devant et depuis celui des..... no..... d..... on.....

Le manuscrit s'est trouvé corrompu dans cet endroit.

Cependant l'Orchestre allait toujours son train, et les ris du Parterre, de l'Amphithéâtre et des Loges se joignirent au bruit des instruments et aux chants des Bijoux, pour combler la cacophonie.

Quelques-unes des Actrices, craignant que leurs Bijoux, las de fredonner des sottises, ne prissent le parti d'en dire, se jetèrent dans les coulisses : mais elles en furent quittes pour la peur. Mangogul, persuadé que le Public n'en apprendrait rien de nouveau, retourna sa Bague. Aussitôt les Bijoux se turent, les ris cessèrent, le Spectacle se calma, la Pièce reprit, et s'acheva paisiblement. La toile tomba, la Sultane et le Sultan disparurent ; et les Bijoux de nos Actrices se rendirent où ils étaient attendus, pour s'occuper à autre chose qu'à chanter.

Cette aventure fit grand bruit. Les hommes en riaient, les femmes s'en alarmaient, les Bonzes s'en scandalisaient, et la tête en tournait aux Académiciens. Mais qu'en disait Orcotome ? Orcotome triomphait. Il avait annoncé dans un de ses Mémoires que les Bijoux chanteraient infailliblement : ils venaient de chanter, et ce Phénomène, qui déroutait ses Confrères, était un nouveau trait de lumière pour lui, et achevait de confirmer son système.

# LETTRES DE MISTRISS FANNI BUTLERD

MARIE-JEANNE RICCOBONI 1757

## Lettre CXVI

Ce roman épistolaire monodique se présente comme une correspondance authentique, publiée par une maîtresse trahie. Fanni Butlerd aime Lord Alfred, dont elle devient la maîtresse, mais elle apprend après une absence de ce dernier qu'il va faire un mariage brillant. Il lui propose alors un partage qu'elle refuse, et la dernière lettre, publique, se teinte d'une protestation contre l'injustice masculine, et se termine ainsi.

- 

À présent, c'est vous Milord, vous seul que je méprise, non pour avoir quitté une femme, non pour avoir changé de sentiment, mais parce que vous en avez feint que vous ne sentiez pas ; parce que vous avez traité durement, inhumainement votre amie, celle qui vous était véritablement attachée, dont vous aviez désiré la tendresse, que vous connaissiez digne de vos égards, et dont vous aviez mille fois juré de ménager la sensibilité. Je vous méprise, parce que vous vous êtes conduit avec bassesse ; qu'incapable de confiance et d'amitié, vous avez eu recours au mensonge, moyen infâme, et dont un homme de votre naissance devait rougir de faire usage. Ah, sur combien de points vous avez eu l'art de me tromper !

Plus sincère que vous, je ne vous promis point mon amitié ; je renonce à la vôtre. Mais qu'est-ce donc qu'un homme, qu'on ne voit plus, qu'on ne verra jamais, entend par cette amitié qu'il ose offrir, promettre ? quelle profanation d'un nom si révérend des cœurs vertueux ? Quoi, ce sentiment si noble, don précieux de la divinité, qui rassemble, unit, intéresse, lie les humains ! se borne donc dans l'idée de Milord à ne point nuire à ceux qu'il honore du nom d'amis ! Que pouvez-vous pour moi ? [...] Le bien que vous m'avez ôté ne subsiste plus. Le ciel même, à cet égard, ne peut réparer mes pertes. L'idée fantastique qui faisait mon bonheur, s'est évanouie pour jamais ; cette idole chérie, adorée, dénuée des ornements dont mon imagination l'avait embellie, ne m'offre plus qu'une esquisse imparfaite ; je rougis du culte que j'aimais à lui rendre. Ainsi mon cœur, trompé par ses désirs, éclairé par ses peines, n'a joui que d'une vaine erreur. Il la regrette peut-être, mais il ne peut la recouvrer. Adieu, Milord, pour reconnaître en partie cette amitié si tendre, si sincère, que vous me conservez, je souhaite que vous n'en ressentiez jamais de véritable pour quelqu'un qui vous ressemble. Ce souhait doit vous convaincre que je suis capable de pardonner.

# LA RELIGIEUSE

DIDEROT PUBLICATION EN 1796

PREMIÈRE RÉDACTION VERS 1760

L'histoire de Suzanne Simonin, devenue religieuse contre son gré, permet à Diderot d'écrire un grand roman des Lumières, qui attaque les normes et les institutions contraires aux aspirations légitimes des individus. Dans une longue lettre qu'elle écrit à son protecteur pour lui demander de l'aide, Suzanne revient sur la cérémonie qui a scellé son destin. Ce moment d'abdication, préparé par une série d'humiliations et de violences, marque le point de départ de sa révolte.



[La Mère] était à peine sortie que la mère des novices et mes compagnes entrèrent ; on m'ôta les habits de religion ; et l'on me revêtit des habits du monde ; c'est un usage que vous connaissez. Je n'entendis rien de ce qu'on disait autour de moi, j'étais presque réduite à l'état d'automate, je ne m'aperçus de rien. J'avais seulement par intervalles comme de petits mouvements convulsifs. On me disait ce qu'il fallait faire ; on était souvent obligé de me le répéter, car je n'entendais pas de la première fois, et je le faisais ; ce n'était pas que je pensasse à autre chose, c'est que j'étais absorbée, j'avais la tête lasse comme quand on s'est excédé de réflexions. Cependant la supérieure s'entretenait avec ma mère. Je n'ai jamais su ce qui s'était passé dans cette entrevue qui dura fort longtemps ; on m'a dit seulement que, quand elles se séparèrent, ma mère était si troublée qu'elle ne pouvait retrouver la porte par laquelle elle était entrée, et que la supérieure était sortie les mains fermées et appuyées contre le front.

Cependant les cloches sonnèrent ; je descendis. L'assemblée était peu nombreuse ; je fus prêchée bien ou mal, je n'entendis rien. On disposa de moi pendant toute cette matinée qui a été nulle dans ma vie, car je n'en ai jamais connu la durée ; je ne sais ni ce que j'ai fait, ni ce que j'ai dit. On m'a sans doute interrogée, j'ai sans doute répondu, j'ai prononcé des vœux, mais je n'en ai nulle mémoire, et je me suis trouvée religieuse aussi innocemment que je fus faite chrétienne : je n'ai pas plus compris à toute la cérémonie de ma profession qu'à celle de mon baptême, avec cette différence que l'une confère la grâce et que l'autre la suppose. Eh bien, monsieur, quoique je n'aie pas réclamé à Longchamp comme j'avais fait à Sainte-Marie, me croyez-vous plus engagée ? J'en appelle à votre jugement, j'en appelle au jugement de Dieu. J'étais dans un état d'abattement si profond que quelques jours après, lorsqu'on m'annonça que j'étais de cœur, je ne sus ce qu'on voulait dire. Je demandai s'il était bien vrai que j'eusse fait profession ; je voulus voir la signature de mes vœux ; il fallut joindre à ces preuves le témoignage de toute la communauté, celui de quelques étrangers qu'on avait appelés à la cérémonie. M'adressant plusieurs fois à la supérieure, je lui disais : Cela est donc bien vrai ?... et je m'attendais toujours qu'elle m'allait répondre : Non, mon enfant ; on vous trompe... Son assurance répétée ne me convainquait pas, ne pouvant concevoir que dans l'intervalle d'un jour entier aussi tumultueux, aussi varié, si plein de circonstances singulières et frappantes je ne m'en rappelasse aucune, pas même le visage de celles qui m'avaient servie, ni celui du prêtre qui m'avait prêchée, ni de celui qui avait reçu mes vœux ; le changement de l'habit religieux en habit du monde est la seule chose dont je me ressouviens ; depuis cet instant j'ai été ce qu'on appelle physiquement aliénée. Il a fallu des mois entiers pour me tirer de cet état ; et c'est à la longueur de cette espèce de convalescence que j'attribue l'oubli profond de ce qui s'est passé ; c'est comme ceux qui ont souffert une longue maladie, qui ont parlé avec jugement, qui ont reçu les sacrements et qui rendus à la santé, n'en ont aucune mémoire. J'en ai vu plusieurs exemples dans la maison, et je me suis dit à moi-même, voilà apparemment ce qui m'est arrivé le jour que j'ai fait profession.

# JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE

ROUSSEAU 1761

## Préface

Grande œuvre romanesque de Rousseau, *La nouvelle Héloïse* suscite une vogue du roman par lettres sans précédent. Il ne va pourtant pas de soi, pour un auteur qui a construit sa réputation sur un jugement sévère porté sur la dégradation morale de notre société et qui a condamné la mauvaise influence du théâtre dans la récente *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1757) de publier un roman, genre réputé moralement douteux, dont le point de départ est l'amour défendu d'une jeune fille et de son précepteur.



Il faut des spectacles dans les grandes villes, et des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres. Que n'ai-je vécu dans un siècle où je dusse les jeter au feu !

Quoique je ne porte ici que le titre d'éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, et je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, et la correspondance entière est-elle une fiction ? Gens du monde, que vous importe ? C'est sûrement une fiction pour vous.

Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie. Je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute ; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre est mauvais, j'en suis plus obligé de le reconnaître : je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis.

Quant à la vérité des faits, je déclare qu'ayant été plusieurs fois dans le pays des deux amants, je n'y ai jamais ouï parler du baron d'Étange, ni de sa fille, ni de M. d'Orbe, ni de milord Édouard Bomston, ni de M. de Wolmar. J'avertis encore que la topographie est grossièrement altérée en plusieurs endroits, soit pour mieux donner le change au lecteur, soit qu'en effet l'auteur n'en sût pas davantage. Voilà tout ce que je puis dire. Que chacun pense comme il lui plaira.

Ce livre n'est point fait pour circuler dans le monde, et convient à très peu de lecteurs. Le style rebutera les gens de goût ; la matière alarmera les gens sévères ; tous les sentiments seront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit déplaire aux dévots, aux libertins, aux philosophes ; il doit choquer les femmes galantes, et scandaliser les honnêtes femmes. À qui plaira-t-il donc ? Peut-être à moi seul ; mais à coup sûr il ne plaira médiocrement à personne.

Quiconque veut se résoudre à lire ces lettres doit s'armer de patience sur les fautes de langue, sur le style emphatique et plat, sur les pensées communes rendues en termes ampoulés ; il doit se dire d'avance que ceux qui les écrivent ne sont pas des Français, des beaux-esprits, des académiciens, des philosophes ; mais des provinciaux, des étrangers, des solitaires, de jeunes gens, presque des enfants, qui, dans leurs imaginations romanesques, prennent pour de la philosophie les honnêtes délires de leur cerveau.

Pourquoi craindrais-je de dire ce que je pense ? Ce recueil avec son gothique ton convient mieux aux femmes que les livres de philosophie. Il peut même être utile à celles qui, dans une vie déréglée, ont conservé quelque amour pour l'honnêteté. Quant aux filles, c'est autre chose. Jamais fille chaste n'a lu de romans, et j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page est une fille perdue ; mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre, le mal était fait d'avance. Puisqu'elle a commencé, qu'elle achève de lire : elle n'a plus rien à risquer.

Qu'un homme austère, en parcourant ce recueil, se rebute aux premières parties, jette le livre avec colère, et s'indigne contre l'éditeur, je ne me plaindrai point son injustice ; à sa place, j'en aurais pu faire autant. Que si, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'osait blâmer de l'avoir publié, qu'il le dise, s'il veut, à toute la terre ; mais qu'il ne vienne pas me le dire ; je sens que je ne pourrais de ma vie estimer cet homme-là.

# JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE

ROUSSEAU 1761

I, 4, de Julie



Il faut donc l'avouer enfin, ce fatal secret trop mal déguisé ! Combien de fois j'ai juré qu'il ne sortirait de mon cœur qu'avec la vie ! La tienne en danger me l'arrache ; il m'échappe, et l'honneur est perdu. Hélas ! j'ai trop tenu parole ; est-il une mort plus cruelle que de survivre à l'honneur ?

Que dire ? comment rompre un si pénible silence ? ou plutôt n'ai-je pas déjà tout dit, et ne m'as-tu pas trop entendue ? Ah ! tu en as trop vu pour ne pas deviner le reste ! Entraînée par degrés dans les pièges d'un vil séducteur, je vois, sans pouvoir m'arrêter, l'horrible précipice où je cours. Homme artificieux ! c'est bien plus mon amour que le tien qui fait ton audace. Tu vois l'égarement de mon cœur, tu t'en prévaux pour me perdre ; et quand tu me rends méprisable, le pire de mes maux est d'être forcée à te mépriser. Ah ! malheureux, je t'estimais, et tu me déshonores ! crois-moi, si ton cœur était fait pour jouir en paix de ce triomphe, il ne l'eût jamais obtenu.

Tu le sais, tes remords en augmenteront ; je n'avais point dans l'âme des inclinations vicieuses. La modestie et l'honnêteté m'étaient chères ; j'aimais à les nourrir dans une vie simple et laborieuse. Que m'ont servi des soins que le ciel a rejetés ! Dès le premier jour que j'eus le malheur de te voir, je sentis le poison qui corrompt mes sens et ma raison ; je le sentis du premier instant, et tes yeux, tes sentiments, tes discours, ta plume criminelle, le rendent chaque jour plus mortel.

Je n'ai rien négligé pour arrêter le progrès de cette passion funeste. Dans l'impuissance de résister, j'ai voulu me garantir d'être attaquée ; tes poursuites ont trompé ma vaine prudence. Cent fois j'ai voulu me jeter aux pieds des auteurs de mes jours, cent fois j'ai voulu leur ouvrir mon cœur coupable ; ils ne peuvent connaître ce qui s'y passe ; ils voudront appliquer des remèdes ordinaires à un mal désespéré : ma mère est faible et sans autorité ; je connais l'inflexible sévérité de mon père, et je ne ferai que perdre et déshonorer moi, ma famille, et toi-même. Mon amie est absente, mon frère n'est plus ; je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit ; j'implore en vain le ciel, le ciel est sourd aux prières des faibles. Tout fomente l'ardeur qui me dévore ; tout m'abandonne à moi-même, ou plutôt tout me livre à toi ; la nature entière semble être ta complice ; tous mes efforts sont vains, je t'adore en dépit de moi-même. Comment mon cœur, qui n'a pu résister dans toute sa force, céderait-il maintenant à demi ? comment ce cœur, qui ne sait rien dissimuler, te cacherait-il le reste de sa faiblesse ? Ah ! le premier pas, qui coûte le plus ; était celui qu'il ne fallait pas faire ; comment m'arrêteraient-je aux autres ? Non ; de ce premier pas je me sens entraîner dans l'abîme, et tu peux me rendre aussi malheureuse qu'il te plaira.

Tel est l'état affreux où je me vois, que je ne puis plus avoir recours qu'à celui qui m'y a réduite, et que, pour me garantir de ma perte, tu dois être mon unique défenseur contre toi. Je pouvais, je le sais, différer cet aveu de mon désespoir ; je pouvais quelque temps déguiser ma honte, et céder par degrés pour m'en imposer à moi-même. Vaine adresse qui pouvait flatter mon amour-propre, et non pas sauver ma vertu ! Va, je vois trop, je sens trop où mène la première faute, et je ne cherchais pas à préparer ma ruine, mais à l'éviter.

Toutefois, si tu n'es pas le dernier des hommes, si quelque étincelle de vertu brilla dans ton âme, s'il y reste encore quelque trace des sentiments d'honneur dont tu m'as paru pénétré, puis-je te croire assez vil pour abuser de l'aveu fatal que mon délire m'arrache ? Non, je te connais bien ; tu soutiendras ma faiblesse, tu deviendras ma sauvegarde, tu protégeras ma personne contre mon propre cœur. Tes vertus sont le dernier refuge de mon innocence ; mon honneur s'ose confier au tien, tu ne peux conserver l'un sans l'autre ; âme généreuse, ah ! conserve-les tous deux ; et, du moins pour l'amour de toi-même, daigne prendre pitié de moi.

Ô Dieu ! suis-je assez humiliée ! Je t'écris à genoux, je baigne mon papier de mes pleurs ; j'élève à toi mes timides supplications. Et ne pense pas cependant que j'ignore que c'était à moi d'en recevoir, et que, pour me faire obéir, je n'avais qu'à me rendre avec art méprisable. Ami, prends ce vain empire, et laisse-moi l'honnêteté : j'aime mieux être ton esclave, et vivre innocente, que d'acheter ta dépendance au prix de mon déshonneur. Si tu daignes m'écouter, que d'amour, que de respects ne dois-tu pas attendre de celle qui te devra son retour à la vie ! Quels charmes dans la douce union de deux âmes pures ! Tes désirs vaincus seront la source de ton bonheur, et les plaisirs dont tu jouiras seront dignes du ciel même.

Je crois, j'espère qu'un cœur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la générosité que j'attends de lui ; j'espère encore que, s'il était assez lâche pour abuser de mon égarement et des aveux qu'il m'arrache, le mépris, l'indignation, me rendraient la raison que j'ai perdue, et que je ne serais pas assez lâche moi-même pour craindre un amant dont j'aurais à rougir. Tu seras vertueux, ou méprisé ; je serai respectée, ou guérie. Voilà l'unique espoir qui me reste avant celui de mourir.

# JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE

ROUSSEAU 1761

IV, 17, Saint-Preux à Milord Edouard



Après le souper, nous fûmes nous asseoir sur la grève en attendant le moment du départ. Insensiblement la lune se leva, l'eau devint plus calme, et Julie me proposa de partir. Je lui donnai la main pour entrer dans le bateau ; et, en m'asseyant à côté d'elle, je ne songai plus à quitter sa main. Nous gardions un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames m'excitait à rêver. Le chant assez gai des bécassines, me retraçant les plaisirs d'un autre âge, au lieu de m'égayer, m'attristait. Peu à peu je sentis augmenter la mélancolie dont j'étais accablé. Un ciel serein, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, le concours des plus agréables sensations, la présence même de cet objet chéri, rien ne put détourner de mon cœur mille réflexions douloureuses.

Je commençai par me rappeler une promenade semblable faite autrefois avec elle durant le charme de nos premières amours. Tous les sentiments délicieux qui remplissaient alors mon âme s'y retracèrent pour l'affliger ; tous les événements de notre jeunesse, nos études, nos entretiens, nos lettres, nos rendez-vous, nos plaisirs,

*E tanta-fede, e si dolci memorie,  
E si lungo costume !*

ces foules de petits objets qui m'offraient l'image de mon bonheur passé, tout revenait, pour augmenter ma misère présente, prendre place en mon souvenir. C'en est fait, disais-je en moi-même ; ces temps, ces temps heureux ne sont plus ; ils ont disparu pour jamais. Hélas ! ils ne reviendront plus ; et nous vivons, et nous sommes ensemble, et nos cœurs sont toujours unis ! Il me semblait que j'aurais porté plus patiemment sa mort ou son absence, et que j'avais moins souffert tout le temps que j'avais passé loin d'elle. Quand je gémissais dans l'éloignement, l'espoir de la revoir soulageait mon cœur ; je me flattais qu'un instant de sa présence effacerait toutes mes peines ; j'envisageais au moins dans les possibles un état moins cruel que le mien. Mais se trouver auprès d'elle, mais la voir, la toucher, lui parler, l'aimer, l'adorer, et, presque en la possédant encore, la sentir perdue à jamais pour moi ; voilà ce qui me jetait dans des accès de fureur et de rage qui m'agitèrent par degrés jusqu'au désespoir. Bientôt je commençai de rouler dans mon esprit des projets funestes, et, dans un transport dont je frémis en y pensant, je fus violemment tenté de la précipiter avec moi dans les flots, et d'y finir dans ses bras ma vie et mes longs tourments. Cette horrible tentation devint à la fin si forte, que je fus obligé de quitter brusquement sa main pour passer à la pointe du bateau.

Là mes vives agitations commencèrent à prendre un autre cours ; un sentiment plus doux s'insinua peu à peu dans mon âme, l'attendrissement surmonta le désespoir, je me mis à verser des torrents de larmes, et cet état, comparé à celui dont je sortais, n'était pas sans quelques plaisirs. Je pleurai fortement, longtemps, et fus soulagé. Quand je me trouvai bien remis, je revins auprès de Julie ; je repris sa main. Elle tenait son mouchoir ; je le sentis fort mouillé. « Ah ! lui dis-je tout bas, je vois que nos cœurs n'ont jamais cessé de s'entendre ! Il est vrai, dit-elle d'une voix altérée ; mais que ce soit la dernière fois qu'ils auront parlé sur ce ton. » Nous recommençâmes alors à causer tranquillement, et au bout d'une heure de navigation nous arrivâmes sans autre accident. Quand nous fûmes rentrés, j'aperçus à la lumière qu'elle avait les yeux rouges et fort gonflés ; elle ne dut pas trouver les miens en meilleur état. Après les fatigues de cette journée, elle avait grand besoin de repos ; elle se retira, et je fus me coucher.

# LES LIAISONS DANGEREUSES

LACLOS 1782

## Lettre 81, la marquise de Merteuil au vicomte de Valmont

Dans *la lettre 81*, la marquise de Merteuil, en stratège libertine, s'amuse des insuccès temporaires de Valmont dans la conduite de ses séductions et se donne en modèle en semblant se livrer à une confession intime. Elle se peint en autodidacte patiente et attentive parvenant à une liberté morale conquise de haute lutte. Veuve jeune, elle peut satisfaire son goût sans craindre l'opinion grâce à des précautions détaillées avec satisfaction.



Alors je commençai à déployer sur le grand théâtre les talents que je m'étais donnés. Mon premier soin fut d'acquérir le renom d'invincible. Pour y parvenir, les hommes qui ne me plaisaient point furent toujours les seuls dont j'eus l'air d'accepter les hommages. Je les employais utilement à me procurer les honneurs de la résistance, tandis que je me livrais sans crainte à l'amant préféré. Mais, celui-là, ma feinte timidité ne lui a jamais permis de me suivre dans le monde ; et les regards du cercle ont été, ainsi, toujours fixés sur l'amant malheureux.

Vous savez combien je me décide vite : c'est pour avoir observé que ce sont presque toujours les soins antérieurs qui livrent le secret des femmes. Quoi qu'on puisse faire, le ton n'est jamais le même, avant ou après le succès. Cette différence n'échappe point à l'observateur attentif ; et j'ai trouvé moins dangereux de me tromper dans le choix ; que de le laisser pénétrer. Je gagne encore par là d'ôter les vraisemblances, sur lesquelles seules on peut nous juger.

Ces précautions et celles de ne jamais écrire, de ne livrer jamais aucune preuve de ma défaite, pouvaient paraître excessives, et ne m'ont jamais paru suffisantes. Descendue dans mon cœur, j'y ai étudié celui des autres. J'y ai vu qu'il n'est personne qui n'y conserve un secret qu'il lui importe qui ne soit point dévoilé : vérité que l'antiquité paraît avoir mieux connue que nous, et dont l'histoire de Samson pourrait n'être qu'un ingénieux emblème. Nouvelle Dalila, j'ai toujours, comme elle, employé ma puissance à surprendre ce secret important. De combien de nos Samsons modernes, ne tiens-je pas la chevelure sous le ciseau ! Et ceux-là, j'ai cessé de les craindre ; ce sont les seuls que je me sois permis d'humilier quelquefois. Plus souple avec les autres, l'art de les rendre infidèles pour éviter de leur paraître volage, une feinte amitié, une apparente confiance, quelques procédés généreux, l'idée flatteuse et que chacun conserve d'avoir été mon seul amant, m'ont obtenu leur discrétion. Enfin, quand ces moyens m'ont manqué, j'ai su, prévoyant mes ruptures, étouffer d'avance, sous le ridicule ou la calomnie, la confiance que ces hommes dangereux auraient pu obtenir.

Ce que je vous dis là, vous me le voyez pratiquer sans cesse ; et vous doutez de ma prudence ! Hé bien ! rappelez-vous le temps où vous me rendîtes vos premiers soins : jamais hommage ne me flatta autant ; je vous désirais avant de vous avoir vu. Séduite par votre réputation, il me semblait que vous manquiez à ma gloire ; je brûlais de vous combattre corps à corps. C'est le seul de mes goûts qui ait jamais pris un moment d'empire sur moi. Cependant, si vous eussiez voulu me perdre, quels moyens eussiez-vous trouvés ? de vains discours qui ne laissent aucune trace après eux, que votre réputation même eût aidé à rendre suspects, et une suite de faits sans vraisemblance, dont le récit sincère aurait eu l'air d'un roman mal tissé. À la vérité, je vous ai depuis livré tous mes secrets : mais vous savez quels intérêts nous unissent, et si, de nous deux, c'est moi qu'on doit taxer d'imprudence.

# LES LIAISONS DANGEREUSES

LACLOS 1782

## Lettre 105, la marquise de Merteuil à Cécile de Volanges

Cécile de Volanges vient de succomber à la cour pressante de Valmont et s'en confie désespérée à la marquise de Merteuil dans la lettre 97. Cette dernière lui répond dans la lettre 105 de manière surprenante : au lieu de l'empathie attendue, elle ouvre sa lettre par une ironie appuyée pour mieux faire valoir une issue socialement acceptable à son premier faux pas, au reste concerté entre Valmont et la marquise elle-même. Celle qui se présente comme une mère de substitution accommodante se révèle une pédagogue perverse.

●

Hé bien ! petite, vous voilà donc bien fâchée, bien honteuse ! et ce M. de Valmont est un méchant homme, n'est-ce pas ? Comment ! il ose vous traiter comme la femme qu'il aimerait le mieux ! Il vous apprend ce que vous mouriez d'envie de savoir ! En vérité, ces procédés-là sont impardonnables. Et vous, de votre côté, vous voulez garder votre sagesse pour votre amant (qui n'en abuse pas) ; vous ne chérissez de l'amour que les peines, et non les plaisirs ! Rien de mieux, et vous figurerez à merveille dans un roman. De la passion, de l'infortune, de la vertu par-dessus tout, que de belles choses ! Au milieu de ce brillant cortège, on s'ennuie quelquefois à la vérité, mais on le rend bien.

Voyez donc, la pauvre enfant, comme elle est à plaindre ! Elle avait les yeux battus le lendemain ! Et que direz-vous donc, quand ce seront ceux de votre amant ? Allez, mon bel ange, vous ne les aurez pas toujours ainsi ; tous les hommes ne sont pas des Valmont. Et puis, ne plus oser lever ces yeux-là ! Oh ! par exemple, vous avez eu bien raison ; tout le monde y aurait lu votre aventure. Croyez-moi cependant, s'il en était ainsi, nos femmes et même nos demoiselles auraient le regard plus modeste.

Malgré les louanges que je suis forcée de vous donner, comme vous voyez, il faut convenir pourtant que vous avez manqué votre chef-d'œuvre ; c'était de tout dire à votre maman. Vous aviez si bien commencé ! déjà vous vous étiez jetée dans ses bras, vous sanglotiez, elle pleurait aussi : quelle scène pathétique ! et quel dommage de ne l'avoir pas achevée ! Votre tendre mère, toute ravie d'aise, et pour aider à votre vertu, vous aurait cloîtrée pour toute votre vie ; et là vous auriez aimé Danceny tant que vous auriez voulu, sans rivaux et sans péché : vous vous seriez désolée tout à votre aise ; et Valmont, à coup sûr, n'aurait pas été troubler votre douleur par de contrariants plaisirs.

Sérieusement peut-on, à quinze ans passés, être enfant comme vous l'êtes ? Vous avez bien raison de dire que vous ne méritez pas mes bontés. Je voulais pourtant être votre amie : vous en avez besoin peut-être avec la mère que vous avez, et le mari qu'elle veut vous donner ! Mais si vous ne vous formez pas davantage, que voulez-vous qu'on fasse de vous ? Que peut-on en espérer ; si ce qui fait venir l'esprit aux filles semble au contraire vous l'ôter ?

Si vous pouviez prendre sur vous de raisonner un moment, vous trouveriez bientôt que vous devez vous féliciter au lieu de vous plaindre. Mais vous êtes honteuse, et cela vous gêne ! Hé ! tranquillisez-vous ; la honte que cause l'amour est comme sa douleur : on ne l'éprouve qu'une fois. On peut encore la feindre après, mais on ne la sent plus. Cependant le plaisir reste, et c'est bien quelque chose. Je crois même avoir démêlé, à travers votre petit bavardage, que vous pourriez le compter pour beaucoup. Allons, un peu de bonne foi. Là, ce trouble qui vous empêchait de faire comme vous disiez, qui vous faisait trouver si difficile de se défendre, qui vous rendait comme fâchée quand Valmont s'en est allé, était-ce bien la honte qui le causait, ou si c'était le plaisir ? et ses façons de dire auxquelles on ne sait comment répondre, cela ne viendrait-il pas de ses façons de faire ? Ah ! petite fille, vous mentez, et vous mentez à votre amie ! Cela n'est pas bien. Mais brisons-là.

Ce qui pour tout le monde serait un plaisir, et pourrait n'être que cela, devient dans votre situation un véritable bonheur. En effet, placée entre une mère dont il vous importe d'être

aimée, et un Amant dont vous désirez de l'être toujours, comment ne voyez-vous pas que le seul moyen d'obtenir ces succès opposés, est de vous occuper d'un tiers ? Distruite par cette nouvelle aventure, tandis que vis-à-vis de votre maman vous aurez l'air de sacrifier à votre soumission pour elle un goût qui lui déplaît, vous acquerrez vis-à-vis de votre Amant l'honneur d'une belle défense. En l'assurant sans cesse de votre amour, vous ne lui en accorderez pas les dernières preuves. Ces refus, si peu pénibles dans le cas où vous serez, il ne manquera pas de les mettre sur le compte de votre vertu ; il s'en plaindra peut-être, mais il vous en aimera davantage ; et pour avoir le double mérite, aux yeux de l'un de sacrifier l'amour, à ceux de l'autre d'y résister, il ne vous en coûtera que d'en goûter les plaisirs. Oh ! combien de femmes ont perdu leur réputation, qui l'eussent conservée avec soin, si elles avaient pu la soutenir par de pareils moyens.

# LETTRES DE MISTRIS HENLEY PUBLIÉES PAR SON AMIE

ISABELLE DE CHARRIERE 1784

## Lettre VI (1)

Dans le dénouement de ce très court récit, l'héroïne, qui a épousé un « mari de roman », très proche de Wolmar, expérimente sa dernière désillusion quand, enceinte, elle parle avec lui d'une question très à la mode depuis *La Nouvelle Héloïse*, l'allaitement.



Je ne me porte pas trop bien, ma chère amie. Je ne pourrai vous dire de suite ce que je voudrais vous dire. La tâche est longue et peu agréable. Je me reposerai quand je serai fatiguée. – Il est égal que vous receviez ma lettre quelques semaines plus tôt ou plus tard, après celle-ci je n'en veux plus écrire du même genre. Un billet vous apprendra de loin en loin que votre amie vit encore jusqu'à ce qu'elle ne vive plus.

Ma situation est triste, ou bien je suis un être sans raison et sans vertus. – Dans cette fâcheuse alternative d'accuser le sort, que je ne puis changer, ou de m'accuser et de me mépriser moi-même ; de quelque côté que je me tourne, les tableaux qui se présentent à mon imagination, les détails dont ma mémoire est chargée abattent mon courage, rendent mon existence sombre et pénible. – à quoi bon faire revivre, par mes récits, des impressions douloureuses, et retracer des scènes qui ne peuvent être trop vite ni trop profondément oubliées ? Pour la dernière fois vous verrez mon cœur, après cela je m'interdis la plainte : il faut qu'il change ou ne s'ouvre plus.

Quand je fus sûre d'être grosse, je le fis dire à M. Henley par ma tante. Il ne revint que huit jours après. Dans cet intervalle je n'avais cessé de me demander s'il fallait et si je voulais nourrir ou non mon enfant. [...]

Je résolus d'en parler à M. Henley ; et ce ne fut pas sans peine que je j'entamais la conversation. Je redoutais également qu'il approuvât mon dessein comme une chose nécessaire, qui allait sans dire, sur laquelle j'étais coupable d'hésiter, et qu'il le rejetât comme une chose absurde et par des motifs humiliants pour moi.

Je n'échappai ni à l'une ni à l'autre de ces peines. – à son avis, rien au monde ne pouvait dispenser une mère du premier et du plus sacré de ses devoirs, que le danger de nuire à son enfant par un vice de tempérament ou des défauts de caractère, et il me dit que son intention était de consulter le Docteur M. son ami, pour savoir si mon extrême vivacité et mes fréquentes impatiences devaient faire préférer une étrangère. De moi, de ma santé, de mon plaisir, pas un mot ; il n'était question que de cet enfant qui n'existait pas encore. – cette fois je ne contestais point, je ne m'emportai point, je ne fus qu'attristée ; mais je le fus si profondément que ma santé s'en ressentit. Quoi ! me disais-je, aucune de mes impressions ne sera devinée ! aucun de mes sentiments ne sera partagé ! aucune peine ne me sera épargnée !

# LETTRES DE MISTRISS HENLEY PUBLIÉES PAR SON AMIE

ISABELLE DE CHARRIERE 1784

## Lettre VI (1)

Peu après, une seconde discussion à propos de l'éducation des enfants – autre souvenir de l'*Héloïse* – met le point final à l'abattement moral de la jeune femme. Au lecteur de deviner la signification du point final de ces lettres, muni des indices fournis par le début de la lettre, dans l'extrait précédent, et le mode de publication « par son amie », probablement posthume ?



Nous étions seuls, M. Henley me dit : « Nos idées sont différentes ; je désire que mes filles soient élevées simplement ; qu'elles attirent peu les regards, et songent peu à les attirer, qu'elles soient modestes, douces, raisonnables, femmes complaisantes et mères vigilantes ; [...] - Quant à mon fils, un corps robuste, une âme saine, c'est-à-dire, exempte de vices et de faiblesses, la plus stricte probité, qui suppose une extrême modération ; voilà ce que je demande à Dieu pour lui. Mais, ma chère amie, puisque vous faites tant de cas de tout ce qui brille, je ne veux pas que vous couriez le risque d'apprendre par d'autres une chose qui s'est passée il y a quelques jours. Dans le premier moment, vous pourriez en être affectée, et trop montrer au public, par un premier mouvement de chagrin, que le mari et la femme n'ont pas une seule âme entr'eux, ni une même façon de penser et sentir. On m'a offert une place dans le Parlement ; et une charge à la Cour ; on m'a fait entendre la possibilité d'un titre pour moi, d'une charge pour vous ; j'ai tout refusé. [...]

« Je n'ai plus rien à vous répondre, Monsieur, lui ai-je dit ; mais pourquoi m'avez-vous fait un secret de cette affaire ? - J'étais à Londres, m'a-t-il répondu ; il m'aurait été difficile de vous détailler mes raisons dans une lettre. Si vous m'aviez opposé vos raisons et vos goûts, vous ne m'auriez pas ébranlé, et j'aurais eu le chagrin de vous en faire un que je pouvais vous épargner. Même aujourd'hui j'ai été fâché d'avoir été obligé d'avoir à vous en parler ; et si je n'avais appris que la chose est devenue, pour ainsi dire, publique, vous n'auriez jamais été informée de la proposition ni du refus. »

Il y avait un moment que M. Henley ne parlait plus. J'ai voulu dire quelque chose ; mais j'avais été si attentive, j'étais tellement combattue entre l'estime que m'arrachait tant de modération, de raison, de droiture dans mon mari, et l'horreur de me voir si étrangère à ses sentiments, si fort exclue de ses pensées, si inutile, si isolée, que je n'ai pu parler. Fatiguée de tant d'efforts, ma tête s'est embarrassée ; je me suis évanouie. Les soins qu'on a eus de moi ont prévenu les suites que cet accident pouvait avoir, cependant je n'en suis pas bien remise. Mon âme ni mon corps ne sont dans un état naturel. Je ne suis qu'une femme, je ne m'ôterai pas la vie, je n'en aurai pas le courage ; si je deviens mère, je souhaite de n'en avoir jamais la volonté ; mais le chagrin tue aussi. Dans un an, dans deux ans, vous apprendrez, je l'espère, que je suis raisonnable, et heureuse, ou que je ne suis plus.

# CLAIRE D'ALBE

SOPHIE COTTIN 1799

## Lettre VI (2)

Par contraste, une autre reprise haletante de l'Héloïse, qui met en scène l'adultère seulement envisagé par la Julie de Rousseau. Claire a épousé à 15 ans M. d'Albe, qui en a soixante. Elle croit l'aimer et mène une existence paisible, à la campagne, occupée à élever ses enfants, quand un parent de son mari, Frédéric, orphelin, tombe amoureux d'elle. Avec l'aide de son amie élise, M. d'Albe tente de les séparer, en faisant croire à Claire que Frédéric est inconstant et à son neveu qu'elle l'oublie. Mais lorsqu'elle revoit Frédéric, la passion l'emporte, avant un dénouement moral qui réunira les amants dans la mort. Comme le précise une note c'est l'amie qui raconte - avec un rare réalisme pour l'époque et une évocation du plaisir féminin sans précédent - la scène de l'adultère consommé.



Il était tard, la nuit commençait à s'étendre sur l'univers ; Claire, faible et languissante, s'était fait conduire au bas de son jardin, sous l'ombre des peupliers qui couvrent l'urne de son père, et où sa piété consacra un autel à la divinité. Humblement prosternée sur le dernier degré, le cœur toujours dévoré de l'image de Frédéric, elle implorait la clémence du ciel pour un être si cher, et des forces pour l'oublier. Tout à coup une marche précipitée l'arrache à ses méditations ; elle s'étonne qu'on vienne la troubler, et, tournant la tête, le premier objet qui la frappe c'est Frédéric ; Frédéric, pâle, éperdu, couvert de sueur et de poussière. À cet aspect, elle croit rêver, et reste immobile comme craignant de faire un mouvement qui lui arrache son erreur. Frédéric la voit et s'arrête, il contemple ce visage charmant qu'il avait laissé naguère brillant de fraîcheur et de jeunesse, il le retrouve flétri, abattu ; ce n'est plus que l'ombre de Claire, et le sceau de la mort est déjà empreint dans tous ses traits ; il veut parler et ne peut articuler un mot ; la violence de la douleur a suspendu son être. Claire, toujours immobile, les bras étendus vers lui, laisse échapper le nom de Frédéric : à cette voix, il retrouve la chaleur et la vie, et saisissant sa main décolorée : « Non, s'écrie-t-il, tu ne l'as pas cru, que Frédéric ait cessé de t'aimer ; non, ce blasphème horrible, épouvantable, a été démenti par ton cœur. Ô ma Claire ! En te quittant, en renonçant à toi pour jamais, en supportant la vie pour t'obéir, j'avais cru avoir épuisé la coupe amère de l'infortune ; mais si tu as douté de ma foi, je n'en ai goûté que la moindre partie... Parle donc, Claire, rassure-moi, romps ce silence mortel qui me glace d'effroi. » En disant ces mots, il la pressait sur son sein avec ardeur. Claire, le repoussant doucement, se lève, fixe les yeux sur lui, et le parcourant longtemps avec surprise : « Ô toi, dit-elle, qui me présentes l'image de celui que j'ai tant aimé, toi, l'ombre de ce Frédéric dont j'avais fait mon Dieu ! dis, descends-tu du céleste séjour pour m'apprendre que ma dernière heure approche ? Et es-tu l'ange destiné à me guider vers l'éternelle région ? – Qu'ai-je entendu ? lui répond Frédéric, est-ce toi qui me méconnaissais ? Claire, ton cœur est-il donc changé comme tes traits, et reste-t-il insensible auprès de moi ? – Quoi ! il se pourrait que tu sois toujours Frédéric ! s'écrie-t-elle, mon Frédéric existerait encore ? On me l'avait dit perdu, l'amitié m'aurait-elle donc trompée ? – Oui, interrompit-il avec véhémence, une affreuse trahison me faisait paraître infidèle à tes yeux, et te peignait à moi gaie et paisible ; on nous faisait mourir victimes l'un de l'autre, on voulait que nous enfonçassions mutuellement le poignard dans nos cœurs. Crois-moi, Claire, amitié, foi, honneur, tout est faux dans le monde ; il n'y a de vrai que l'amour, il n'y a de réel que ce sentiment puissant et indestructible qui m'attache à ton être, et qui, dans ce moment même, te domine ainsi que moi : ne le combats plus, ô mon âme ! Livre-toi à ton amant ; partage ses transports, et sur les bornes de la vie où nous touchons l'un et l'autre, goûtons, avant de la quitter, cette félicité suprême qui nous attend dans l'éternité. » Frédéric dit ; et saisissant Claire, il la serre dans ses bras, il la couvre de baisers, il lui prodigue ses brûlantes caresses ; l'infortunée, abattue par tant de sensations, palpitante, oppressée, à demi-vaincue par son cœur et par sa faiblesse, résiste encore, le repousse et s'écrie : « Malheureux, quand l'éternité va commencer pour moi, veux-tu que je paroisse déshonorée devant le tribunal de Dieu ! Frédéric, c'est pour toi que je t'implore, la responsabilité de mon crime retombera sur ta tête. – Eh bien ! je l'accepte, interrompit-il d'une voix terrible, il n'est aucun prix dont je ne veuille acheter la possession de Claire ; qu'elle m'appartienne un instant sur la terre, et que le ciel m'écrase pendant l'éternité ! »

L'amour a doublé les forces de Frédéric, l'amour et la maladie ont épuisé celles de Claire... Elle n'est plus à elle, elle n'est plus à la vertu ; Frédéric est tout, Frédéric l'emporte... Elle l'a goûté dans toute sa plénitude cet éclair de délice qu'il n'appartient qu'à l'amour de sentir ; elle l'a connue cette jouissance délicieuse et unique, rare et divine comme le sentiment qui l'a créée : son âme, confondue dans celle de son amant, nage dans un torrent de volupté : il fallait mourir alors ; mais Claire était coupable, et la punition l'attendait au réveil. Qu'il fut terrible ! Quel gouffre il présenta à celle qui vient de rêver le ciel ! Elle a violé la foi conjugale ! Elle a souillé le lit de son époux !

REMERCIEMENTS

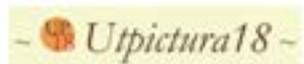
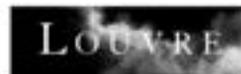
Coordinateur pédagogique  
COLAS DUFLO

Coordinatrice techno-pédagogique  
LYDIE ROLLIN-JENOUVRIER

Enseignants  
COLAS DUFLO, AUDREY FAULOT, STEPHANE PUJOL, ALAIN SANDRIER,  
PATRICK WALD-LASOWSKI, LAURENCE VANOFLEN & CAROLE BOIDIN

Designer Graphique  
MARIE LONGHI

Partenaires



Ce projet est co-financé par le fonds  
européen de développement régional.



Session tournée dans le décor de l'Hôtel de Soubise, Salon de la Princesse, à Paris

